

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## HISTOIRE D'UN LIVRE

(SUITE.)

Ce n'est pas sans étonnement que l'on voit combien les anciens ont approché de la découverte de l'imprimerie : les Chinois imprimaient au moyen de planches gravées, 300 ans avant Jésus-Christ, les anciens connaissaient les principes de l'impression. En effet, les Grecs et les Romains gravaient des lettres, des chiffres, des légendes dans le sens inverse, et les imprimaient à chaud ou à froid sur le pain, les briques et même sur le front de leurs esclaves fugitifs. On a découvert de ces caractères détachés dans les ruines d'Herculanum. Ils connaissaient même le principe fondamental de l'imprimerie, la mobilité des caractères, puisque, d'après des passages de saint Jérôme et de Quintilien, on voit que les anciens apprenaient à lire aux enfants au moyen de lettres en relief détachées. « Il est bon, dit Quintilien, d'exciter le zèle des enfants en leur donnant pour jouets des lettres figurées en ivoire... Les maîtres, quand ils jugent que les enfants ont assez retenu les lettres dans l'ordre où l'on a coutume de les écrire, se mettent à intervertir et bouleverser tout l'alphabet, jusqu'à ce qu'enfin leurs élèves parviennent à les reconnaître à leur forme et non à leur ordre. »

Voici un curieux passage de Plutarque, encore plus concluant : « Agésilas, voyant ses soldats dé-

couragés, dit l'auteur grec, écrivit dans le creux de sa main et à rebours le mot VICTOIRE; puis prenant du devin le foie de la victime, il y appliqua sa main ainsi inscrite en dessous, et la tenant appuyée le temps nécessaire, il parut plongé dans ses méditations jusqu'à ce que les traits des lettres fussent imprimés sur le foie. Alors, le montrant à ceux qui allaient livrer bataille, il leur dit que par cette inscription les dieux leur présageaient la victoire, qu'ils remportèrent en effet. »

Les anciens n'avaient donc qu'un pas à faire pour découvrir l'art de l'imprimerie; et ce n'est que quatorze siècles après que cette idée de rassembler et de combiner les lettres de l'alphabet, idée qui nous paraît si simple aujourd'hui, fut réalisée avec des peines infinies.

Les cartes à jouer, qui furent inventées au commencement du quatorzième siècle, et non, comme on l'a dit, pour amuser la triste folie du roi Charles VI, furent d'abord fabriquées au moyen de patrons découpés, à travers lesquels on traçait les traits qu'on enluminait ensuite. Mais vers 1400, pour les fabriquer avec plus de célérité et à meilleur marché, on imagina de graver des pièces de bois en relief pour l'impression des cartes. Telle fut l'origine de la Xylographie ou gravure sur bois, en Europe.

En Hollande, où se propagea surtout cette in-

dustrie, elle fut appliquée ensuite à des images de dévotion. On imprima ainsi divers sujets de l'Histoire Sainte, avec un texte explicatif à côté ou au dessous de l'image. La plus ancienne gravure sur bois que l'on connaisse représente la Vierge et l'Enfant Jésus dans un jardin, au milieu de quatre saintes : sainte Catherine, sainte Dorothee, sainte Barbe et sainte Marguerite. Au premier plan est une palissade en bois sur le milieu de laquelle est le millésime 1418.

Bientôt on passa à des sujets historiques et à des suites entières, en y ajoutant un texte gravé de la même manière. C'est là l'origine des *livrets d'images*, dont plusieurs bibliothèques de l'Europe possèdent des exemplaires. Ces livres, curieux par leur singularité, mais d'une lecture fort difficile par la forme des lettres gothiques, sont aujourd'hui très-rares. L'un des plus importants est la *Bible des pauvres*, ainsi nommée parce qu'elle était destinée au peuple trop pauvre pour acquérir la Bible entière, ouvrage volumineux et alors très-coûteux. Ce livre, dont l'impression remonte vers 1430, est composé de quarante feuillets, petit in-folio, ornés de gravures sur bois qui représentent et expliquent les principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Jusqu'alors, la plume, conduite par la main des copistes, avait été le seul instrument employé pour la confection du livre manuscrit. Les essais d'impression tabellaire ou xylographique, tout imparfaits qu'ils étaient, devaient conduire à l'invention de l'imprimerie. Ce n'était pas encore l'imprimerie, mais c'était déjà un moyen d'obtenir plus de régularité dans les caractères, et surtout plus de rapidité dans la production du livre.

De même qu'on vit autrefois sept villes fameuses de la Grèce se disputer l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, de même un nombre de villes encore plus considérable a revendiqué la gloire d'être le berceau de l'imprimerie. Mais pour ne citer ici que celles dont les prétentions sont appuyées de titres sérieux, nous dirons que l'on peut regarder comme à peu près certain, aujourd'hui, que c'est à Harlem que revient le mérite de l'impression tabellaire ou xylographique, et que c'est à Strasbourg on à Mayence qu'ont été imprimés les premiers livres au moyen de caractères mobiles et de la presse. Des centaines de volumes ont été écrits pour faire pencher la balance en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux villes. Sans discuter ici les nombreuses raisons données pour ou contre, nous passerons tout de suite au récit de sa véritable origine.

Ce fut vers l'an 1400 que naquit, à Mayence, Jean Gutenberg. Son père, de la famille noble des Gensfleisch de Suigeloeh, avait épousé Else de Gutenberg, et il donna ce dernier nom à son fils, Henne (Jean) Gensfleisch de Gutenberg. — Le jeune Jean Gutenberg avait vingt ans lorsque arrivèrent les événements qui décidèrent du reste de

sa vie. Des troubles politiques l'obligèrent à quitter sa ville natale, et il se retira à Strasbourg.

Vivant dans un siècle où un noble dérogeait en embrassant une autre carrière que celle des armes, Gutenberg, sans cet événement, ne se fût sans doute jamais occupé des travaux qui le conduisirent à son admirable découverte. Mais, éloigné de ses parents, de ses amis, privé de ses biens, abandonné à lui-même enfin, il dut chercher dans son propre génie les moyens de vivre honorablement; et, quittant son épée de gentilhomme, il se mit résolument à manier la lime et le marteau. Doué d'un esprit vif et entreprenant; sans cesse occupé de projets et fort habile de ses mains, il s'occupa d'abord d'appliquer des procédés nouveaux à la taille des pierres précieuses et au polissage des miroirs. Il forma en 1433 une association avec un certain André Dritzchen, habile fondeur de Strasbourg, pour l'exploitation de ses procédés. Ce fut l'année suivante qu'il conçut l'idée de l'imprimerie, et, après quelques essais secrets, il en fit part à son associé, qui déploya un zèle et une ardeur infatigables pour construire, d'après ses instructions, une presse de son invention.

Pourvus de cet instrument et de caractères mobiles en bois, ils travaillèrent sans relâche et dans le plus grand secret à un grand ouvrage, qui devait voir le jour à la grande foire d'Aix-la-Chapelle, et devait exciter la curiosité de tous et rapporter de grands profits, suivant les termes de l'acte d'association.

Malheureusement, cette activité même leur fut fatale, car le pauvre Dritzchen mourut à la peine, peu de temps après, aux environs de la Noël de l'an 1438. Cet événement fâcheux, non-seulement priva Gutenberg d'un habile ouvrier, mais encore lui fit perdre toute une année, par suite du procès que lui intentèrent les héritiers du défunt, qui réclamaient ou leur admission dans la société, ou le remboursement des sommes avancées par Dritzchen. Ce grand ouvrage, auquel Gutenberg et Dritzchen avaient travaillé nuit et jour, devait être une Bible; et bien que cet ouvrage ne soit pas paru à Strasbourg même, il semble que l'on doive considérer cette ville comme le berceau réel de l'imprimerie, et c'est avec justice que la statue de Gutenberg s'élève à ce titre dans ses murs.

À la suite du procès des héritiers Dritzchen, Gutenberg, privé de ressources par les frais considérables qu'il avait été obligé de faire pour ses essais, ayant perdu en outre dans André un auxiliaire intelligent et dévoué, se vit obligé d'abandonner momentanément ses projets. Il resta cependant encore plusieurs années à Strasbourg, occupé sans doute à mûrir son invention. Ce fut en 1445 que Gutenberg quitta Strasbourg pour retourner à Mayence, dans la pensée, peut-être, d'y trouver plus facilement un bailleur de fonds.

Ne pouvant trouver l'argent nécessaire pour

continuer seul son entreprise, il se décida à s'adresser à Jean Faust, orfèvre et banquier de Mayence. Ce Faust était un homme habile et riche, mais fort intéressé, et que quelques auteurs ont même flétri du nom d'usurier. Quoi qu'il en soit, l'habile homme, comprenant tout le mérite de l'invention de Gutenberg, et prévoyant les bénéfices qu'elle devait procurer, lui imposa un traité dont le texte a été conservé, et qui porte la date de 1450. Par cet acte, il s'engage à avancer à Gutenberg huit cents florins d'or portant intérêt à six pour cent pendant cinq années, pour la confection des ustensiles et des instruments nécessaires à l'imprimerie; lesquels ustensiles et instruments seront engagés à Faust comme garantie. Les bénéfices devront être partagés entre les deux associés.

Comme on le voit, ce traité était tout à l'avantage de Faust, car, en cas de non-réussite, il s'appropriait le matériel de l'imprimerie et le droit de l'exploiter lui-même. Mais Gutenberg ne recule devant aucun sacrifice; peu lui importe, pourvu qu'il puisse atteindre le but qu'il se propose; et pour atteindre ce but, il lui faut de l'argent à tout prix.

Gutenberg avait rapporté de Strasbourg ses lettres en bois, avec lesquelles il avait déjà imprimé, sans doute, quelques feuillets de la Bible destinée à paraître à la foire d'Aix-la-Chapelle. Mais jugeant les résultats qu'il en obtenait trop inférieurs, et voulant perfectionner son œuvre, il imagina de former des moules, des matrices, et d'y couler des lettres en plomb ou en étain; idée qu'il avait conçue en voyant battre monnaie dans l'hôtel de Strasbourg. Plein de confiance, cette fois, Gutenberg se mit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et monta son imprimerie dans une maison qui appartenait à son oncle et qui plus tard conserva le nom de *l'Imprimerie*. Il consacra deux années à se procurer les poinçons, les moules, les caractères, les presses et le papier qui lui étaient nécessaires. Toutes ces dépenses absorbèrent les huit cents florins avancés par Faust, et il fut obligé d'emprunter encore huit cents autres à l'orfèvre pour terminer l'impression de la Bible qui était déjà commencée. Cependant, Gutenberg n'avancait que très-lentement dans son travail et éprouvait de grandes difficultés, provenant sans doute du peu de résistance qu'offrait le plomb ou l'étain des caractères, sous la presse; peut-être bien aussi de l'imperfection des matrices. Ce fut Schœffer, ouvrier de Faust, qui eut la gloire de perfectionner l'œuvre de ses maîtres.

Doué d'un esprit ingénieux et pratique, Schœffer suivait avec une averse curiosité les travaux auxquels se livraient Gutenberg et Faust. Il vit et comprit la cause des difficultés qu'ils éprouvaient, et de son côté il se mit à l'œuvre. Après de nombreux essais infructueux, il réussit enfin à graver des poinçons en relief, avec lesquels il frappa des matrices qui servirent à la fonte des caractères

dont il modifia l'alliage, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la dureté convenable. Faust fut si enchanté de cette découverte, qu'il associa Schœffer à leur entreprise et lui donna sa fille en mariage.

Cependant, Gutenberg ne fut pas plus heureux à Mayence qu'il ne l'avait été à Strasbourg. Pendant les cinq années fixées pour la durée de l'association, Faust avait eu la facilité de s'instruire de tous les détails de l'invention, détails qu'il connaissait alors à fond; certain ensuite de l'appui des talents de l'habile Schœffer, dont il avait fait son gendre, certain surtout de pouvoir s'approprier facilement le fonds de l'imprimerie, qui était déjà très-considérable, s'il exigeait de Gutenberg le remboursement de son argent, sachant bien que celui-ci ne pourrait s'acquitter, il jugea le moment favorable pour lui tenter un procès et lui réclamer les sommes qu'il avait avancées. — Faust fit donc assigner Gutenberg devant les juges, pour le contraindre à lui rembourser ces sommes qui, avec les intérêts, montaient à plus de 2,000 florins d'or, ou à lui abandonner son matériel d'imprimerie, qui était sa garantie. Cette fois Gutenberg avait contre lui les termes de son traité, et l'un des juges, Nicolas Faust, parent de l'orfèvre Jean Faust. Gutenberg devait perdre, et il perdit en effet son procès. Il se vit enlever ses instruments de travail qui lui avaient coûté tant de peine et d'argent, et même la gloire d'avoir inventé cet art merveilleux.

En effet, le rusé Faust, feignant la générosité, consentit à laisser à Gutenberg son premier matériel, c'est-à-dire ses caractères en bois, à la condition qu'il ne mettrait son nom sur aucun livre qu'il pourrait imprimer, se fondant sur ce que chaque associé avait des droits égaux sur les ouvrages commencés et sur le matériel. Quelque dures que fussent ces conditions, Gutenberg ruiné une seconde fois par la perte de ce procès, fut contraint de les accepter. En abandonnant à Gutenberg le matériel imparfait et les caractères peu nombreux créés par lui avec tant de peine et de temps, Faust et Schœffer savaient parfaitement qu'il ne pourrait achever promptement les ouvrages commencés; tandis qu'au moyen de leur nouveau procédé et des beaux caractères exécutés par Schœffer, ils étaient sûrs de pouvoir le devancer. Ils savaient d'ailleurs, que leurs éditions l'emporteraient sur celles de Gutenberg, puisqu'elles seraient plus belles, et qu'ils pourraient même les vendre moins cher, attendu que, formant moins de feuilles, elles consommeraient moins de papier ou de vélin, dépense alors considérable. En effet, Faust et Schœffer firent paraître leur Bible en 1456, mais sans y mettre leur nom, parce qu'ils voulaient la vendre comme manuscrite et en tirer un prix plus élevé, et c'est ce qu'ils firent en effet. Cependant, l'année suivante, ils firent paraître un Psautier qui porte leur nom.

Gutenberg était donc dépouillé de sa gloire d'inventeur de l'art typographique, comme Chris-

tophe Colomb devait l'être quelques années plus tard de la gloire d'avoir découvert le nouveau monde; sort commun à presque tous les inventeurs! Heureusement la postérité ne devait pas ratifier ces spoliations, justice tardive, hélas!

Gutenberg, homme d'une énergie extrême, semblait, comme Antée, se relever de chaque chute avec plus de vigueur pour la lutte. Il se mit de nouveau à la recherche d'un bailleur de fonds, ce messie des inventeurs, et il eut le bonheur de trouver cette fois un véritable protecteur dans la personne du docteur Conrad Humery, syndic de Mayence. Cet homme éclairé et généreux n'exigea pour la sûreté de ses capitaux, que la condition qu'après la mort de Gutenberg, en cas de non remboursement, le matériel de l'imprimerie lui appartiendrait. Grâce à cet appui, Gutenberg parvint à établir à Mayence, en 1455, une imprimerie en concurrence avec celle de Faust et Schœffer. C'est dans cet atelier qu'il termina sa *Bible*, qui parut peu après celle de Faust. Elle ne porta ni nom ni date, comme il s'y était engagé.

Gutenberg travailla avec ardeur, de 1456 à 1462, et imprima plusieurs ouvrages religieux. Au dire de Philippe de Liguamine, son contemporain, il imprimait chaque jour jusqu'à 300 feuilles des deux côtés, tirage considérable pour cette époque. Mais le mauvais sort ne se lassait pas de le poursuivre: en 1462, la guerre civile éclata de nouveau, Mayence fut prise et pillée et l'imprimerie de Gutenberg, aussi bien que celle de Faust, eut beaucoup à souffrir de ces déplorables événements. Faust et Schœffer, qui étaient riches, se relevèrent peu à peu; mais Gutenberg, fatigué et découragé de cette lutte inégale et d'un état de gêne constant, finit par ne plus rien imprimer.

Malgré tous ses malheurs, Gutenberg jouissait parmi ses concitoyens d'une réputation des plus honorables, justement conquise par ses travaux, son énergie indomptable et ses déceptions presque continuelles. La Providence, qu'il avait toujours invoquée, lui vint en aide. Adolphe de Nassau, archevêque électeur de Mayence, nomma Gutenberg gentilhomme de sa cour, en 1465, en récompense des services qu'il avait rendus à l'humanité. Malheureusement, cet homme illustre ne jouit pas longtemps de cette position paisible; il mourut à Mayence trois ans après, âgé d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré au couvent des Franciscains, voisin de son imprimerie, et on lui érigea un simple marbre rappelant qu'il était l'immortel inventeur de l'art de l'imprimerie. Deux statues en bronze ont été érigées dans ces derniers temps sur les deux principaux théâtres de la gloire de l'immortel créateur de l'art typographique, l'une à Mayence en 1837, chef-d'œuvre du célèbre Thorwaldsen, l'autre à Strasbourg en 1840, due au ciseau de David d'Angers.

Jean Faust et Schœffer, hommes très-habiles, continuèrent l'œuvre de Gutenberg, et la perfectionnèrent même beaucoup. Ils firent tous leurs

efforts pour ravir à Gutenberg ses droits d'inventeur de l'imprimerie, et se parèrent audacieusement de ce titre dans tous les livres qu'ils imprimèrent. Mais ils ne sacrifièrent jamais à leur gloire leurs intérêts pécuniaires. Le trait suivant caractérise l'esprit entreprenant et peu scrupuleux de Faust: — Profitant de l'ignorance de ses contemporains sur les procédés qu'il mettait en usage, il y trouva d'abord l'avantage de vendre comme copies manuscrites ses exemplaires imprimés, mais bientôt l'indiscrétion des ouvriers, sans l'aide desquels il ne pouvait pratiquer cet art, en divulgua le secret. Le rusé et intéressé Faust n'était pas homme à se contenter uniquement des triomphes d'amour-propre, et il avisa promptement au moyen de tirer le parti le plus avantageux possible des produits merveilleux du nouvel art. Ne pouvant plus vendre en Allemagne ses impressions pour de véritables manuscrits, il prit avec lui un certain nombre d'exemplaires de sa fameuse Bible de Mayence, sur laquelle ne figurait ni nom ni date, et s'en vint à Paris, où n'était pas encore parvenu le bruit de la nouvelle invention. Le théâtre n'était pas mal choisi, comme l'on voit, et il vendit en effet les premiers exemplaires comme des manuscrits, 60 écus couronnés, somme énorme pour le temps, et qui reviendrait à environ 480 francs de notre monnaie actuelle. Puis il les céda à 50, à 40 et même 30 couronnes, lorsqu'il eut épuisé les grosses bourses. Ce grand nombre de Bibles et ces prix différents donnèrent à réfléchir; on compara les exemplaires et l'on s'aperçut de leur identité parfaite et même de la répétition exacte de quelques défauts qui s'y trouvaient. Comme la chose touchait fort les copistes, les clercs, les libraires parisiens et autres, vivant de l'écriture, ils l'examinèrent avec cette attention scrupuleuse et haineuse qu'inspire la concurrence. Ne comprenant rien à ces copies uniformes et sachant bien que la même main n'aurait pu faire une aussi grande quantité d'exemplaires, ils pensèrent tout naturellement que Faust avait employé des moyens inconnus; et comme ils ne savaient pas quels étaient ces moyens, ils trouvèrent tout simple d'y voir une œuvre de sorcellerie, les uns, parce qu'ils le croyaient réellement, les autres, bien qu'ils ne le crussent pas. Des plaintes et des dénonciations furent portées contre lui. On opéra des recherches dans la maison de Faust, et on y trouva une certaine quantité de ces Bibles; les ornements en encre rouge qui décoraient plusieurs pages, passèrent pour avoir été tracés avec son sang. Il fut mis en prison et accusé de magie; mais le roi Louis XI ordonna qu'on lui rendît la liberté, sous la condition qu'il ferait connaître les moyens employés par lui pour multiplier dans cette proportion inouïe les copies d'un même livre. On ne sait si Faust livra son secret pour sauver sa vie; la chose est probable. Cependant il ne retourna pas à Mayence, car il fut victime de la peste qui désola Paris en 1466. Le nom de Faust resta en-

taché de sorcellerie, et les faits, dénaturés et grossis avec le temps, ont donné lieu à la légende d'après laquelle Goëthe a composé son fantastique poème de *Faust*.

A la suite des troubles survenus à Mayence en 1462 et 1463, il y eut une émigration des ouvriers imprimeurs, qui portèrent leur art dans les villes les plus civilisées de l'Europe. Bientôt les Alde en Italie, Caxton en Angleterre, Froben en Suisse, les Estienne en France, les Elzevir en Hollande, amenèrent l'art typographique au plus haut degré de perfection.

Le roi Louis XI, en dépit de la réputation de

ruse et de cruauté politique qu'on lui a faite, était un prince éclairé, ami des lettres et des sciences. Ce fut à son instigation que deux savants, Jean Steinlin, dit La Pierre, recteur de l'université de Paris, et Guillaume Fichet recteur de la Sorbonne, firent venir des ouvriers typographes d'Allemagne et les installèrent dans les bâtiments même de la Sorbonne en 1470. L'un d'eux, Ulrich Gering, exerça pendant quarante ans l'imprimerie à Paris, et vit s'élever autour de lui un grand nombre de presses, la plupart dirigées par des maîtres habiles qu'il avait formés.

J. PIZETTA.

FIN

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### CORNEILLE

(SUITE.)

**L**a *Mort de Pompée* fut, dit-on, le fruit de la lecture assidue de Lucain; Corneille avouait franchement, c'est l'évêque d'Avranches qui nous l'apprend, qu'il préférait Lucain à Virgile, mais les livres seuls ne l'instruisaient pas : il apprenait la politique à l'école d'un grand maître : il n'avait pu voir de près Richelieu sans comprendre la grandeur de ce caractère, sa puissante intelligence et la dextérité souveraine avec laquelle il maniait les affaires; il apprit ainsi le côté politique des passions humaines et ces *raisons d'État*, que Napoléon signalait plus tard comme un effet tragique dont le théâtre n'a pas assez profité. Le génie de Corneille se pénétra de plus en plus de ces pensées; les aventures de la Fronde, princesses en voyage, princes en prison, révoltes des grands contre la royauté, le préoccupèrent à leur tour, en lui montrant l'instabilité des grandeurs et la force des entreprises populaires. Il chercha dans l'histoire les aventures célèbres; il publia *Héraclius*, logogriphe tragique, pièce embrouillée, difficile à suivre, et qui pourtant compte encore de bien beaux vers, et des endroits dignes de Corneille. Mais avant *Héraclius*, il était revenu vers la comédie, première occupation de son génie, et il avait trouvé dans Lope de Vega, le sujet du *Menteur*, cette œuvre dont Molière disait à Boileau, en termes admirables :

« Mes idées étaient confuses, cet ouvrage vint » les fixer. Le dialogue me fit voir comment » causent les honnêtes gens; la grâce et l'esprit » de Dorante, m'apprirent qu'il fallait toujours » choisir un héros de bon ton; le sang-froid avec » lequel il débite ses faussetés, me montre com- » ment on doit établir un caractère. La scène où » il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est » donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie, et » celle où il est obligé de se battre par suite de » ses mensonges me prouva que toutes les comé- » dies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans le » *Menteur*, je n'aurais jamais fait le *Misanthrope* »

Jamais on ne pourra faire de cette belle comédie un éloge plus complet et sorti d'une bouche plus savante en la matière. La touche énergique et fière de Corneille se trouve dans le caractère de Géronte, père du Menteur, gentilhomme de l'ancienne race, qui, par sa droiture et sa fermeté, est de la famille de Don Diègue. Quelle verdeur dans cette apostrophe à son indigne fils :

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture  
Souille honteusement ce don de la nature !  
Qui se dit gentilhomme, et mens comme tu fais !  
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais !  
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire ?  
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?  
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action  
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,  
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie  
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie ?

La hauteur de ces reproches ne corrige pas

Dorante, qui, pris dans ses propres pièges, voit son rival épouser Clarice, la jeune fille qu'il aime ; et il est obligé lui-même d'épouser, Lucrèce qu'il a feint d'aimer : la moralité de la pièce est amenée tout naturellement. Le succès du *Menteur* fut grand, et, pourtant, Corneille revint presque aussitôt à la tragédie ; il donna *Rodogune*. Que dire de cette pièce étrange, qui semble le triomphe de la haine, l'exultation de la fureur ? Cléopâtre (reine de Syrie) a eu pour rivale, rivale très-innocente, Rodogune, et, devenue veuve, elle voit ses deux fils également amoureux de celle qu'aima leur père, et elle préfère les perdre tous les deux, pourvu que Rodogune périsse. Séleucus est frappé par son ordre, et son second fils, Antiochus, n'échappe qu'à grand-peine au poison ; c'est Cléopâtre qui le boit, et elle expire en prononçant ces funestes adieux qui résumant toute l'action :

Règne : de crime en crime enfin te voilà roi ;  
Je t'ai défait d'un père et d'un frère et de moi.  
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,  
Et laisser choir sur vous la peine de mes crimes !  
Puissez-vous ne trouver dedans votre union  
Qu'horreur, que jalousie et que confusion !  
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,  
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour !

Dans ce rôle bizarre de Cléopâtre, femme et mère dénaturée, Corneille a poussé à l'excès la qualité propre à son génie, la force ; il a dépassé la mesure ; la simple grandeur ne lui suffit plus, il lui faut l'horreur d'un caractère impossible ; Camille et sa colère se comprennent, Émilie et sa soif de vengeance peuvent s'expliquer ; Cléopâtre, sa noire jalousie, sa furieuse ambition révoltent d'autant plus, que ce n'est pas une amante, mais une mère qui est mise en scène, et que l'auteur a substitué au sentiment naturel le plus tendre, les plus atroces passions. Disons que les critiques amères, injustes, dont Corneille fut l'objet, durant tout le cours de sa carrière, avaient probablement poussé son génie hors des gonds ; on n'avait pas aimé sa simplicité sublime, il se surmena, il tortura ses conceptions, il voulut les faire plus grandes que nature, et il ne réussit plus qu'à produire des œuvres forcées, où des sentiments extrêmes, haïssables, sont encore revêtus cependant de l'accent Cornélien. On croit voir un homme excellent, vertueux, qui veut se faire méchant, et qui dépasse la note. *Nicomède* et *Don Sanche d'Aragon* se lisent avec plus de plaisir que *Rodogune* ; le souffle altier et chevaleresque de la Fronde y circule, mais dans *Sertorius*, le Corneille de *Cinna*, le vrai Corneille, grand, naturel, profond, sans manière, se retrouve dans plusieurs scènes ; on regrette qu'il y ait de l'amour mêlé à ce drame, et l'on ne conçoit pas bien *Sertorius*, le général de Marius, destiné par lui

à soulever l'Espagne, à résister à la tyrannie de Sylla, amoureux d'Aristie ; il dit avec raison, ce héros, ce politique :

A mon âge, il sied mal d'aimer !

L'auditeur n'est que trop de son avis. Mais combien *Sertorius* et l'auteur se relèvent quand ils flétrissent la dictature de Sylla dans ces beaux vers si connus :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles  
Que ses proscriptions comblent de funérailles.  
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,  
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau.  
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force  
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,  
Et comme autour de moi, j'ai tous ses vrais appuis,  
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis !

Voilà bien la voix de *Cid* et d'*Horace* ; dans *Othon*, dans *Attila*, cette voix si noble s'affaiblit ; la vieillesse ennemie était venue, et l'attention du public, ce public ingrat, se portait vers le mélodieux et brillant Racine. On ne peut comparer ces deux génies, l'un si pur, l'autre si grand, tous deux nourris de l'antiquité et du christianisme, et qui se ressemblèrent plus par le caractère et la foi que par l'inspiration.

Dans leurs tragédies, les hommes crayonnés par la main de Corneille, le *Cid*, le vieil *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, laissent une impression plus marquée que les héros de Racine, sauf *Néron* et *Mithridate* ; mais combien les figures de femmes de l'auteur d'*Esther*, semblent incomparables ! l'amour maternel d'*Andromaque*, la fierté mélancolique de *Monime*, l'obéissance et l'innocence d'*Iphigénie*, le dévouement d'*Esther* n'ont été surpassés dans aucune langue. Les femmes de Corneille sont une race à part, noble, implacable, hautaine, et l'on ne peut s'étonner que ces adorables *furies* aient inspiré une des descendantes du poète, âme exaltée et fière, et qui, ayant vécu en des temps d'orage, prit pour modèle les terribles héroïnes de son tragique aïeul. Nous en parlerons dans notre dernier article.

M. B.

## LES DEMOISELLES DU RONÇAY

PAR M. ALBÉRIC SECOND (1).

*Ouvrage couronné par l'Académie française.*  
Sincère compliment à l'Assemblée des Quarante, qui n'a pas toujours la main aussi heureuse. Non que l'œuvre de M. A. Second soit sans aucun défaut, ni qu'elle atteigne comme style, tour aisé des conversations, nature vivante des personnages, la perfection du genre, mais ce drame poignant offre un si vif intérêt, les caractères nobles et

(1) Chez Dentu, Palais-Royal, 3 fr. 60, franco.

touchants des principaux acteurs ressortent si bien sur ce fond de passions haineuses et basses que les sentiments politiques enfantent ; il naît de là à l'encontre des partis, une si forte leçon, que ce livre ne peut être lu sans émotion et sans que des larmes ne mouillent ses dernières pages.

C'était sous la Restauration, aux dernières heures du règne fécond de ce vieux roi qui donna l'Algérie à la France; la coterie *libérale* s'agitait, formée des débris de la Révolution, des restes de l'Empire et de tout ce qui enviait, jalousait, dénigrat les classes alors dirigeantes; excité par les pamphlétaires du temps, et par ce Béranger, dont le beau talent a fait tant de mal, c'était à la Religion et aux gens religieux surtout que le parti s'attaquait : que de haine contre Dieu, que de calomnies contre ses ministres, que d'outrages au culte catholique on peut compter dans les écrits de ce temps, presque oubliés aujourd'hui, et qui pourtant, nous ont légué des maux dont nous ne sommes pas guéris ! Parmi toutes les manifestations religieuses, la prédication surtout était l'objet incessant des railleries et des attaques de ceux qui craignaient que ces voix éloquentes ne fissent vibrer dans l'âme du peuple la vieille foi catholique, et Dieu sait quelles avanies on infligea aux Missionnaires, par quelles brutalités on interrompit les Missions, et quels sauvages traitements subirent les croix, les calvaires qu'on érigeait dans les campagnes, comme un pieux et consolant souvenir ! Or, au moment où le roman de M. Second commence, M<sup>re</sup> des Ajeux, évêque *in partibus* d'Adras fait la Mission à *Grognac*, ville imaginaire et pourtant très-réelle ; son talent, sa brillante parole et surtout son admirable charité lui créaient un auditoire respectueux, et la coterie représentée par l'avoué Coffre, le docteur Picard, et par le *Cercle libéral* de l'endroit, hurle de fureur devant les succès du zélé prédicateur. Ils lui tendent des pièges, mais toujours il y échappe, soutenu par le juge d'instruction de Grognac, M. du Ronçay.

M. du Ronçay, homme distingué et vertueux, n'a aux yeux du monde qu'un seul défaut, il est très-pauvre, et, de plus, il est solidement chrétien ; les esprits bas méprisent son indigence et craignent son intégrité. Quoique réduit à la plus étroite gêne, il se sent heureux. Il a une femme admirable et deux filles, jumelles de grâce et d'innocence. L'Évêque d'Adras, reçu dans cette famille, porte un tendre intérêt au magistrat à l'homme d'honneur et aux trois existences qui s'appuient sur lui, et, dans un dernier entretien avec M. du Ronçay, il lui déclare qu'il peut librement disposer de sa fortune, qui est grande, qu'il est sans héritier, et qu'il veut doter Marie-Anne et Anne-Marie du Ronçay, et réparer ainsi les injustices de la destinée envers leur père. M. et Madame du Ronçay acceptent et se voient délivrés ainsi de l'inquiétude qui pesait sur leur avenir.

Ceci se passait durant les journées de Juillet

1830. M<sup>re</sup> des Ajeux retourne à Paris ; il voit la Révolution, il voit les croix abattues, l'Archevêché livré au pillage ; et saisi d'une douleur inexprimable, il tombe frappé d'apoplexie, et meurt sans avoir pu écrire ce testament dont dépendait la fortune de la famille du Ronçay. Cette funeste nouvelle arrive à Grognac, où les libéraux sont désormais maîtres du terrain ; ils n'ont pas oublié leurs rancunes contre le juge d'instruction, et toutes les armes que la haine et la calomnie peuvent forger, ils s'en servent contre lui. Diffamé, presque déshonoré, ruiné, poursuivi à outrance, M. du Ronçay tombe et meurt à la peine ; sa femme le suit au tombeau, et les deux jumelles se consacrent à Dieu, dans un monastère de Carmélites.

Pour qui connaît les fureurs politiques, cette histoire n'a rien d'in vraisemblable ; elle est touchante d'autant plus qu'on peut la supposer vraie ; des personnages secondaires, une vieille servante, Caleb féminin, un conducteur de diligence intéressent par leur saveur originale ; les caractères principaux attachent ; nous voudrions plus de simplicité dans le dialogue, mais la perfection, où est-elle ? et quand une œuvre réunit, comme celle de M. Albéric Second, à un intérêt incontestable, un effet moral saisissant, on ne peut que la recommander, et c'est ce que nous faisons aujourd'hui...

M. B.



## MA MÈRE

PAR MONSIEUR DE SÉGUR.

Toutes nos lectrices, mères de famille ou jeunes filles, connaissent le nom de la comtesse de Ségur, et toutes liront avec un vif intérêt la notice pieuse et touchante, consacrée à sa mémoire par son fils, monseigneur Gaston de Ségur. Le mot de l'Écriture est applicable à cette sainte femme : *Ses jours ont été pleins* ; née en Russie, fille du gouverneur de Moscou, Fœdor Rostopchine (1), elle abjura le schisme grec, imitant en cela sa mère, une des plus courageuses conquêtes que le catholicisme ait faites en Russie. Sophie Rostopchine vint en France avec ses parents, elle s'y maria en 1819, avec le comte Eugène de Ségur. Madame Swetchine fut l'intermédiaire de cette union, que Dieu couronna par la naissance de huit enfants ; madame de Ségur consacra à sa famille les trésors de vertu de son âme, et les richesses de l'esprit le plus fertile et le plus original. Personne ne la connaissait hors de son cercle intime, mais lorsqu'elle eut des petits-enfants, son nom fut révélé au monde, et surtout à l'enfance, qu'elle avait toujours aimée. Elle écrivit pour ses petits-fils, pour ses

(1) Voir : *Journal des Demoiselles*, année 1873.

petites-filles, ces livres spirituels et charmants qui ont amusé déjà deux petites générations : les *Mémoires de Sophie*, les *Petites Filles modèles*, le *Général Dourakine*, les *Mémoires d'un Ane*, lui firent une seconde famille parmi les mères et les enfants.

« Chez ma mère, dit monseigneur de Ségur, » cette facilité de composition était un don naturel, » qui, dès son enfance à elle-même, avait déjà » frappé son grand-père Rostopchine... Pendant » notre enfance, elle nous charmait en nous racontant » tant quantité de belles histoires, de contes » palpitants qui nous faisaient rire et pleurer tour » à tour, et dont elle se servait pour développer » en nous tous les bons sentiments, et pour nous » inspirer l'horreur du mal. Malheureusement, ce » ne fut que fort tard, vers l'âge de cinquante-sept ou huit ans, qu'elle eut l'heureuse inspiration d'écrire pour les enfants... Ma mère était » adorée de tous les enfants. Ceux-là même qui ne » la connaissaient que par ses livres, avaient souvent pour elle des sentiments vraiment touchants » d'affection, de reconnaissance, et il nous est » revenu de divers côtés qu'à la nouvelle de la

» mort de ma pauvre mère, des enfants, lecteurs » de ses livres, s'étaient mis à pleurer. »

Touchante récompense, que tous les auteurs qui écrivent pour un autre salaire que l'argent, peuvent envier. A cette bonne œuvre de la plume consacrée chrétiennement à l'enfance, madame de Ségur ajoutait tout ce que la charité et la piété peuvent inspirer d'actions bonnes et saintes : elle priait sans cesse, elle donnait tout; ces mots résumant sa vie, et ce fut dans une vertu toujours croissante que se passèrent ses dernières années.

Une mort admirable les couronna... C'est dans l'écrit de son fils qu'il faut lire la description de ces derniers jours, aussi remplis de foi et de patience que de souffrance; la main d'un prêtre et d'un fils a écrit en tremblant ces pages si touchantes, si vraiment édifiantes, et que toutes nos lectrices voudront connaître. C'est une lecture qui rassérène, qui fortifie et qui élève vers Dieu (1).

M. B.

(1) Chez Tolra, rue de Rennes, 112. Prix du volume 2 fr. 50, avec portrait.

## CONSEILS

### XVII

## LA MODESTIE

L'HUMILITÉ, cette profonde vertu chrétienne qui met en œuvre le précepte écrit au fronton du temple de Delphes, le *Connais-toi toi-même* ! a pour fleur et pour fruit la modestie : on se connaît, on se juge, on sait ce qu'on est, ce dont on est coupable, ce dont on est capable, et cette science de soi, de sa misère intellectuelle et morale, coupe court bien vite à toute jactance et à toute présomption. On est modeste dans ses paroles et dans ses actions, on ne se

vante pas, on ne se met pas en avant, on ne fait pas à chaque instant blanc de son épée; on est enfin tout naturellement calme et réservé, et c'est là une vertu masculine aussi bien que féminine. Titus et Marc-Aurèle étaient modestes; Duguesclin et Bayard se taisaient sur leurs mérites, Turenne ne se louait jamais, fidèles en cela à la devise des chevaliers : *Féris haut et parler bas*. Ce n'est pas de cette vertu si noble que nous voulons parler aujourd'hui; nous aimons à croire qu'elle

vit dans le cœur de toutes nos lectrices, et qu'elles ont de leur mérite un sentiment modeste qui défend l'entrée de leur âme à l'arrogance et à l'orgueil. Mais ce mot de modestie a un autre sens; par une extension qui se conçoit, il se rattache et s'applique à l'attitude extérieure de la femme, à sa démarche, à sa tenue, à sa contenance, à sa voix, à ses regards. Peut-on dire que les femmes, les jeunes filles de notre époque aient pour règle, devant le public, la pudeur et la réserve qui toujours ont passé pour l'ornement de leur sexe? Craignent-elles les regards? S'efforcent-elles de passer inaperçues? ne cherchent-elles pas, au contraire, à paraître, et l'attention curieuse du public ne fait-elle pas leurs délices? Voyez-les dans la rue, où elles ne figurent que trop souvent: leur toilette, ce culte scrupuleux de la mode auquel presque toutes sont si dévotes, les désignent à l'attention des passants; comment ne pas remarquer, en effet, ces rouleaux et ces marteaux, ces flots et ces cascades de cheveux, ces chapeaux inondés de fleurs, ces pans d'étoffes noués, plissés, relevés, agencés de mille manières; tout cet attirail n'est fait et inventé que pour fixer l'attention: certes, on ne désire plus glisser inaperçue! Voyez cette jeune femme, dans un salon, lui trouvez-vous une contenance bien effacée? entre-t-elle

Orgueilleuse, et les yeux baissés!

Orgueilleuse, oui, les yeux baissés, non; et bientôt le timbre élevé de la voix, les gestes nombreux, hardis, révèlent à tous qu'une élève des idées modernes vient d'arriver. Ajouterai-je à cette musique et à cette mimique quelque chose de plus intime, le regard? eh bien! il ne se voile pas sous les paupières, il pétille, il se tourne, il interroge, il répond, et ce vieux mot de théâtre, *jouer de la prune*, qu'on appliquait aux comédiennes placées sous le feu de la rampe, peindrait trop souvent l'attitude d'une jeune femme, d'une jeune fille même, lorsque, par hasard, un homme cause avec elle. Le besoin inné de plaire, la dangereuse et basse coquetterie s'éveillent dans les cœurs que la forte discipline du christianisme n'a pas habitués à la vigilance sur soi, à la défiance de soi: elles veulent à tout prix attirer l'attention, provoquer l'intérêt, les hommages, surtout les détourner d'autrui, et ne laisser indifférents aucun de ceux qui se sont trouvés sur leur passage. C'est là le secret de ces mines, langoureuses ou altières, de ces tournoisements de tête, de ces regards, si hardis alors même qu'ils jouent la timidité, de ces gestes, de ces attitudes, si absolument contraires à la modestie chrétienne. Croyez-vous que si l'âme de cette jeune femme était simple, pure, occupée seulement de ses devoirs et de saintes affections, croyez-vous que son extérieur ne serait pas sérieux, un peu recueilli, un peu sévère même? Elle passerait dans le monde, aimable et douce, mais

souvent indifférente à l'opinion de ce gens à qui elle ne doit pas plaire, qui ne sont rien pour elle: jeune fille, elle doit conserver son cœur et ses pensées pour l'époux que Dieu lui enverra, jeune femme, liée à un saint devoir, tout désir de plaire peut être coupable. Une dame romaine, mourante, disait en voyant les flambeaux autour de sa couche mortuaire, et en pensant à la torche qu'on portait devant les nouveaux mariés: *J'ai vécu pure entre les deux flambeaux*! poétique expression qui devrait être l'image de la vie de toutes les femmes chrétiennes; la pureté du cœur, dont l'aimable modestie est le témoignage extérieur, doit être leur gloire et leur souci de chaque jour. Quoi de plus beau, de plus noble qu'un cœur pur, pur comme l'eau, comme le cristal, comme l'azur du ciel! un cœur qui n'a rien à cacher, qui aime ce qu'il doit aimer, qui ne cherche pas à occuper les âmes sur lesquelles il n'a aucun droit, qui ne veut ni empires, ni conquêtes, et comme cette beauté se reflète dans tout l'être de la femme! Une femme dont le cœur est bien gardé, n'aura pas d'aventures; sa modestie et sa dignité l'environnent comme un voile: elle passe inaperçue, ou bien, elle inspire assez de respect pour que nul ne s'avise de manquer aux égards qui lui sont dûs. Que voulez-vous? les accidents désagréables arrivent à qui les provoque, et, aux femmes coquettes, il advient toujours quelque chose de compromettant. On peut être sage en ayant de la coquetterie, mais on n'a ni l'honneur ni le bénéfice de cette sagesse.

A ce désir immodéré de plaire, à ce goût inné de certaines femmes pour la coquetterie, coquetterie du langage et des manières, je ne connais qu'un seul remède: une vraie et solide piété. La piété purifie l'âme, elle l'élargit, tout en rétrécissant la conscience; elle fait voir à l'âme qu'elle est créée pour de plus nobles biens, et qu'il est des libertés, des témérités qu'elle ne peut se permettre; la piété est vigilante, rien ne lui échappe; après chaque action, chaque conversation, elle examine, elle blâme, elle corrige ce qu'il y a eu d'humain et d'excessif dans ces actes; elle tend toujours à mieux faire, à atteindre un idéal de bien, de vertu, de pureté qu'elle s'est proposé, se souvenant des paroles de l'Évangile: *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait*. Comment accorder la coquetterie avec un christianisme pratique? autant accorder l'eau et le feu. Il est impossible qu'une âme droite se fasse illusion là-dessus et qu'elle veuille concilier les pratiques de la foi avec la soif de plaire et de briller; pourtant si un penchant funeste l'entraîne vers le monde, le monde dans ce qu'il a de mauvais et de condamnable, qu'elle s'essaie à résister! qu'elle appelle à elle les forces et les lumières de la religion qui lui fera voir combien sont vains ces triomphes d'un jour, combien dangereuses ces voies pleines de rêts et de pièges, combien admirables la modestie et la pureté! Qu'elle réfléchisse à l'âge mûr,

à la vieillesse qui viennent si vite, et qui, d'ordinaire, sont si désolées chez les femmes qui ont trop aimé à plaire. C'est un malheur profond et sans remède que d'avoir été belle et de ne l'être plus, de regretter uniquement ce temps où l'on plaisait à tous les yeux, et de suivre de toutes ses larmes cette ombre fugitive, ces grâces évaporées sans qu'il en reste rien ! Qui a vu une vieille coquette, non corrigée, a vu l'abrégé de la souffrance et de l'humiliation ; et je pense que ce ta-

bleau suffirait à corriger les coquettes, les étourdiés, les jeunes femmes trop désireuses de plaire. Elles verraient à quel isolement aboutissent tant d'hommages, à quel ennui ont abouti tant de plaisirs, à quelle désolation amère ont abouti ces préoccupations de l'esprit et du cœur. Elles diraient avec les chants de l'Église : « Qu'elle est belle la race pure et chaste » *O! quam pulchra est casta generatio!*

M. B.

## FABIENNE ET SON PÈRE

(Fin).

### XXIII

Fabienne avait vieilli : trois ans n'avaient pas impunément passé sur sa tête ; quelle est la vie la plus heureuse où trois ans n'aient amené des soucis et des jours sombres ? et pour elle, ces mille jours n'avaient pas eu d'aubes riantes ni de couchers sereins : elle avait vécu en présence de la croix, debout près de la croix, pliant sous la croix, mais relevée et soutenue par une invincible espérance. Nous la retrouvons, non plus dans la petite mais agréable demeure où nous l'avons laissée ; le changement de fortune l'en a chassée, et elle habite un appartement qui n'a qu'un seul mérite, c'est d'ouvrir sur une pépinière, où de jeunes arbres secouent au vent leurs branches frêles. Elle habite là, avec son père, avec André, avec la servante de sa mère, Victoire, qu'elle a appelée auprès d'elle. Une place est vide à ce foyer, mais ce n'est pas une mort prématurée qui a ravi Marthe au toit conjugal : elle est pleine de vie, mais elle est morte pour ceux qu'elle a délaissés, dont elle n'a pas voulu partager la gêne, et loin de qui elle a cherché une existence plus brillante et plus libre. Elle est partie, on ne prononce plus son nom, mais le moyen de l'oublier ? Comment oublier cette dernière scène, succédant à tant d'autres, toutes enfiellées, toutes fiévreuses, où Marthe avait laissé voir dans les profondeurs ulcérées de son âme, la soif d'argent, la soif de liberté, la soif de plaisir qui avaient tari en elle jusqu'à la possibilité du dévouement ? Comment oublier ces

reproches sanglants, ces retours amers, échangés entre les deux époux, car M. Dallines lui-même s'était aigri et emporté, à l'adieu, adieu sans retour, qui termina enfin ce drame conjugal ?

Elle partit le soir même ; elle laissait son jeune fils, elle laissait son vieux mari, et Fabienne recueillit ce legs qu'on ne lui avait pas fait, cet héritage auquel on ne l'avait pas appelée. Elle adopta André, ce qui ne lui fut pas difficile, car elle l'avait toujours chéri, et il était son œuvre ; elle adopta son père dans le silence du cœur ; elle se donna à lui plus intimement que jamais : il avait tant besoin d'elle !

Le départ de sa femme, après l'avoir violemment irrité, le brisa, et cette suprême douleur, venant après tant d'autres épreuves, porta une profonde perturbation dans son corps et dans son esprit. Le cerveau, tourmenté par une idée fixe, ne sut plus rien produire ; la plume devenait stérile, et l'Éclaireur attendait en vain les articles qui lui eussent été nécessaires et qui l'étaient aussi à l'existence de son fondateur ; il resta forcément oisif, sa santé s'altéra de jour en jour, et au moment où nous le retrouvons, une paralysie des membres l'a abandonné tout entier au tendre dévouement de sa fille.

Elle est là, entre l'enfant et le vieillard, soutien de l'un et de l'autre ; elle dirige l'enfant vers la première communion, elle voudrait incliner son pauvre père vers la dernière communion, heureuse consommation de la vie ; l'enfant est docile et bon ; le vieillard, muet dans sa sombre douleur. Elle ne se décourage pas ; d'autres soucis, d'autres

œuvres partagent encore son temps et son cœur : elle écrit tous les mois à Raymond, qui a porté au delà des mers sa honte et sa ruine ; elle essaie de le rattacher aux souvenirs de la famille et de réveiller dans son cœur quelque étincelle généreuse : ces lettres et leurs brèves réponses sont une grande affaire pour elle ; elle n'en écrit pas une qu'elle n'invoque Dieu, elle n'en reçoit pas une qu'elle ne le prie encore. Une autre pensée l'amène tous les jours auprès de madame Didier ; Marthe a délaissé sa mère avec autant d'insouciance que son mari et son fils ; la pauvre mère est seule, malade, abandonnée, et la visite de Fabienne est l'unique rayon de soleil de cette triste fin d'existence. Fabienne lui amène son petit-fils ; Fabienne la soigne et l'écoute, Fabienne lui parle de Dieu depuis si longtemps oublié ; elle s'efforce de mettre au niveau de cette intelligence, déjà si obscurcie par les ans et par les ombres prochaines du tombeau, la parabole du maître de la vigne et des ouvriers, et de lui montrer le Père céleste, prêt à récompenser une heure de travail, la dernière heure du jour, comme il aurait récompensé le courageux labeur de l'aube jusqu'au soir. La pauvre malade écoute, approuve et retarde cependant son retour vers Celui qui l'attend. Elle hésite à recevoir ce baiser de paix qui se donne sous les portiques de l'éternité.

La fille la préoccupait ; elle en parlait avec un ressentiment mêlé de douleur :

« Elle ne m'a jamais aimée ! disait-elle, elle n'aime rien, pas même son enfant. Elle, toujours elle ! et si dure pour tous... On est dur pour elle aussi, mon frère a osé dire que les dames Cherey, ses grandes amies, ne veulent plus la voir... Quel mal elle s'est fait et à nous tous ! Elle vous détestait, Fabienne ! »

— Sans doute, elle se trompait sur mon compte ; je lui pardonne. Plût à Dieu qu'elle eût été mieux éclairée sur ses autres devoirs !

— Devoir ! elle n'a jamais su ce que c'était... Devoir ! ah ! oui... toute petite, elle nous manquait de respect à son père et à moi, et plus grande, elle n'a jamais suivi que ses volontés, qui sont si violentes... »

Fabienne avait peine à arrêter le flot de ces tristes épanchements, et si la charité, qui n'accuse pas, n'avait clos ses lèvres, elle aussi aurait accablé Marthe sous des réflexions vengeresses. Toujours, elle se trouvait en présence du mal que Marthe avait fait ; ses nobles efforts essayaient de réparer ce mal, de combler ce vide, de cicatriser ces plaies ; mais quelle patience et quelle force il lui fallait pour cette tâche multiple et ingrate !

Le public la plaignait d'être pauvre, quoique ce fût là l'épine la moins aiguë qui blessât son cœur ; elle savait se contenter de peu, elle habitait André à une vie sobre et mâle, et elle réservait pour M. Dallines le petit bien-être qu'elle achetait à force de travail et surtout à force de privations. Il avait le vin qui console, le feu qui réjouit, la

vue d'un jardin, et, dans le trouble de ses pensées il ne se doutait pas que sa fille faisait de la tapisserie et du crochet jusqu'au milieu de la nuit.

Elle ne se plaignait pas, car, en dépit de tout, elle avait cette somme de joie qui est aussi nécessaire à la vie de l'âme que l'oxygène est nécessaire aux poumons : elle avait André, André qui grandissait, qui, en devenant très-intelligent demeurait très-bon et très-simple, et qui se préparait à la première communion avec un sentiment de foi profonde et sérieuse qui rassurait pour l'avenir. Les anciens amis, les anciens complices, si on peut le dire, de M. Dallines, murmuraient entre eux, en voyant que cette jeune âme leur échappait :

« Quoi ! disaient-ils, le fils de notre chef, le fils de notre Dallines, qui suit le catéchisme et va chez les bons Pères ! On voit bien que son père n'a plus sa tête, et qu'au moment décisif, il faudra l'empêcher de faire le plongeon... »

M. Dallines n'avait pu, en effet, résister aux instances de sa fille : elle avait obtenu que l'enfant suivit pour un temps, pour le temps qui précède la première communion, les cours d'un institut religieux. Préparé, initié par la douce influence de sa sœur, André se disposait sérieusement à l'acte qui décide ordinairement de la vie entière ; elle répond dans tout son cours, à la foi et à la pureté de cette première journée. Il y apportait une nature loyale et ferme, et déjà grave, déjà éprouvée par le malheur qui sévissait dans la famille ; l'imagination et le cœur de l'enfant étaient frappés par la vue de la pauvreté assise au foyer, de la maladie qui terrassait le père de famille, et de l'absence de celle qui aurait dû consoler l'époux et soutenir l'enfant. Une seule fois, il parla d'elle :

« Ma mère ne reviendra donc jamais ? dit-il à Fabienne. »

— Je l'ignore, répondit-elle, il faut bien prier pour elle.

— Mes camarades disent qu'elle ne reviendra jamais ! qu'elle s'en gardera bien, parce que nous sommes trop pauvres, ajouta-t-il, les yeux brillants de larmes. C'est bien méchant, cela ! Ils ont des mères, eux ! qui viennent les voir et qui les courent à la distribution des prix... »

Fabienne l'embrassa tendrement, elle comprenait la peine et l'amertume de ce pauvre cœur d'enfant, moqué dans ses affections, troublé dans ses respects et dans ses illusions filiales, et si jamais elle eut contre Marthe un sentiment de colère, ce fut ce jour-là. Cet enfant, à la fois fils et frère, tenait une si grande place dans son cœur, et elle s'affligeait, comme s'affligent les mères, de tout ce qui pouvait troubler la paix et l'innocent bonheur de ses premières années.

Le mois de juin, le mois de l'Eucharistie, faisait fleurir les roses, André et ses jeunes compagnons avaient suivi toutes les douces étapes de cette voie qui mène au grand Banquet ; la retraite venait de finir, l'absolution était descendue sur les fronts

inclinés et repentants; André venait de rentrer, après une journée de recueillement et de prière, il embrassa tendrement sa sœur, et lui dit tout bas :

« Quel beau jour ! ce demain !

— Tu es heureux ?

— Oui, ma sœur, pourtant je voudrais voir papa et lui parler, tu sais ? je n'ai pas pu le voir hier, il était souffrant et il dormait.

— Viens maintenant... »

M. Dallines était assis auprès d'un petit feu clair, quoique le soleil de juin brillât, mais rien ne réchauffait assez ses membres paralysés; le dernier ouvrage de Michelet était ouvert devant lui; il ne lisait pas, il pensait... il rêvait... Marthe passait entre lui et le livre, il se souvenait d'elle, de son charme, de sa perfidie, et une agitation passionnée bouleversait l'âme logée dans ce corps immobile et à demi-mort...

« Marthe ! dit-il à haute voix, misérable créature sans cœur, que je suis donc fou lorsque je pense à toi, et quand n'y ai-je pas pensé... »

La porte s'ouvrit doucement, Fabienne et André entrèrent : le spectre du passé devait fuir devant cette apparition du devoir et de l'innocence. M. Dallines repoussa brusquement son livre et leva les yeux sur son fils, qui vint à lui et lui passa les bras autour du cou :

« Il y a longtemps que je ne t'ai vu, mon enfant. Tes exercices sont finis ! tu es prêt ?

— Oui, papa; il ne me manque qu'une chose... »

Et André se jeta à genoux, baisa la main de son père, et lui dit avec une vive émotion :

« Mon père, je vous demande pardon pour toutes mes fautes, mes désobéissances, pour tout ce qui vous a fait de la peine; pardonnez-moi, je vous en prie, et bénissez-moi... »

Depuis bien longtemps, les pratiques chrétiennes étaient effacées et de la vie et du souvenir de M. Dallines; la vue de son fils, à genoux, demandant pardon avec tant d'instance et d'attendrissement pour ses fautes d'enfant, le pénétra jusque dans l'âme. Des larmes voilèrent ses yeux, il balbutia avec peine :

« Oui, oui, cher enfant, je te pardonne, je te souhaite tous les biens... lève-toi, embrasse-moi... »

André l'étreignit, et il sentit sur sa joue les larmes de son père :

« Va, mon André, dit-il, va, j'ai besoin de repos... à demain, enfant ! sois heureux. »

André s'en alla, ému de l'émotion qu'il avait provoquée... Fabienne demeura auprès de son père : il la regarda :

« Pourquoi, dit-il enfin, pourquoi cet innocent enfant veut-il mon pardon ? Quel mal a-t-il fait ? Est-ce lui qui devrait être à genoux et suppliant ! ce serait la place de sa mère ! mais jamais ce cœur orgueilleux ne pliera, ne demandera grâce ! Son fils touche à une grande époque de la vie, et elle l'ignore, elle ne s'inquiète pas... Mauvaise épouse,

mauvaise mère... malheur à qui t'a connue et aimée ! »

Fabienne fut alarmée de l'agitation que trahissaient la voix et la physionomie de son père :

« Pardonnons-lui ! dit-elle avec douceur et en enlaçant son père dans ses bras, pardonnons ! n'est-elle pas à plaindre, elle qui s'est éloignée de la paix et de l'amour, elle qui a fui son fils ? pour l'amour d'André, mon père, pardonnez à sa mère ! il demande grâce pour elle... »

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes, dit-il d'une voix étouffée; tu ne sais pas le mal que cette femme m'a fait.

— J'ai souffert aussi.

— Et tu as pardonné ?

— Du fond du cœur.

— Pourquoi ?

— Parce que l'Evangile dit : *Pardonnez à ceux qui vous ont fait du mal.* »

Il ne répondit rien, mais son visage devint plus calme; il serra la main de Fabienne, et il lui dit avec douceur :

« Va maintenant auprès d'André; je me souviens que la veille de ma première communion, ma mère ne m'a pas quitté... et tu es la vraie mère d'André... Va, nous souperons ensemble... »

La soirée se passa paisiblement, et le lendemain fut un beau jour; André et son bonheur l'occupèrent tout entier.

« Prie bien pour notre père, lui avait dit Fabienne. Et l'enfant, emportant son trésor caché dans le sein, le front baissé sur ses mains jointes, implora son céleste ami, son Emmanuel pour ce père dont il ne devinait pas tous les besoins, dont il ne pouvait comprendre toutes les peines, mais Celui à qui il parlait voyait et comprenait, et quand l'enfant disait : pitié ! une voix douce lui répondait d'ineffables paroles, et de l'oreille du cœur, il entendait une divine promesse et un divin appel.

André dina au collège avec ses condisciples, aussi heureux que lui; Fabienne rentra chez elle, un peu inquiète, car il y avait longtemps qu'elle avait quitté son père, mais la domestique la rassura :

« Je quitte monsieur il y a dix minutes; il venait d'écrire sur une grande feuille, et il allait manger un biscuit dans son verre de vin. »

Elle courut vers la chambre, toute rassurée et le cœur plein de ce qu'elle allait lui dire : le bonheur d'André ne toucherait-il pas l'âme de leur père, et la foi si vive et si pure de l'enfant ne tirerait-elle pas une étincelle de cette âme endurcie par le chagrin, et glacée par les sophismes ? Il lui semblait qu'elle touchait à une victoire décisive... Elle ouvrit la porte, son père était assis à sa place ordinaire, ses livres et ses papiers devant lui... il ne leva ni la tête, ni les yeux à la vue de sa fille... Sa tête était appuyée sur le dossier de son fauteuil, ses yeux étaient clos, et la sombre rougeur de son visage s'effaçait sous une pâleur de cendre... Fabienne s'élança vers lui... souleva le front qui retomba, chercha le pouls qui avait cessé, consulta

le cœur qui ne battait plus... et la plus douce journée de sa vie la laissait orpheline et désespérée.

Mais notre Dieu est un Dieu de miséricorde: il ne laisse pas le désespoir au fond de l'âme de ses serviteurs: sur la table de Monsieur Dallines était une grande feuille de papier, couverte de son écriture, presque humide encore: il avait employé à tracer ces lignes les derniers instants de sa vie, alors que peut-être il voyait l'heure dernière prête à sonner, le glaive de l'ange Asraël prêt à le toucher: c'étaient donc là ses derniers sentiments et ses suprêmes pensées: il disait.

« Je lègue à ma fille Fabienne mon fils André; » je la prie de lui tenir lieu de mère comme elle » l'a fait jusqu'ici; je lui confère tous mes droits » et je la remercie de ce qu'elle fera pour son » frère comme je la remercie de ce qu'elle a fait » pour moi-même. »

Puis, plus bas, d'une écriture brisée et presque illisible:

« Je pardonne à Marthe, je pardonne à mon » fils Raymond. Mon Dieu, pardonnez-moi! »

C'était avec ce dernier appel à l'immense miséricorde que cette âme fatiguée, cette âme de lutteur et de combattant s'était exhalée.

Marthe ne fit aucune opposition, ni morale, ni légale, au testament de son mari, et Fabienne recueillit avec amour le legs paternel. Elle se retira à l'écart, elle vécut cachée, humble, laborieuse, elle acheva de faire d'André un homme et un

chrétien, et comme Monique autrefois, elle fut récompensée au delà de son espérance: André est prêtre: l'appel du jour de la première communion n'est pas resté stérile, il est prêtre dans un poste modeste; il fait beaucoup de bien, et son cœur renferme des trésors de zèle et de science pour en faire davantage encore, quand la Providence le permettra. Fabienne ne l'a pas quitté; elle vit à son ombre; elle tient ce ménage de prêtre, si respectable et si paisible, elle aide aux bonnes œuvres, elle coopère à toutes les pensées charitables de son frère, elle est heureuse, et du fond de son village, elle correspond avec Raymond, elle le soutient, le relève, et son regard a trop profondément scruté les bontés de la Providence pour que jamais son âme puisse désespérer.

Marthe est remariée: elle s'appelle aujourd'hui madame Fernand Cherey, elle est brouillée avec la famille de son mari, elle vit froidement avec son mari lui-même, mais elle a de la fortune et de l'éclat, et il faudra que la vieillesse arrive pour qu'elle se souvienne du premier mari abandonné et mort de son abandon, du fils qu'une autre a nourri et élevé, pour qu'elle se souvienne des folies et des fautes, des ingratitude et des cruautés, des erreurs et des crimes, et qu'à son tour, elle jette le cri qui fléchit Dieu et ouvre le ciel: — J'ai péché, ayez pitié de moi!

MATHILDE BOURDON.

## A QUI LES PINCETTES

(FIN.)

Il fallait être blond, et le malheureux était brun; il fallait chanter avec moi des duos, et il n'avait jamais pu faire un solo; parler et marcher avec élégance, briller dans un salon, être fin danseur, toute une liste de conditions que le garde général était loin de remplir, bien que toute personne de bon sens le jugeât d'une manière favorable. Que lui manquait-il?... *Ce je ne sais quoi* dont je te parlais tout à l'heure, et que, d'après mes auteurs favoris, je prétendais exiger. Bref, au premier non, le monsieur me prit au mot, et, pour se consoler de cette fort petite peine, demanda avant la fin de la saison une jeune fille qui eut le bon goût de l'accepter.

C'était une de mes anciennes compagnes; elle n'habitait point Paris, et nous n'avions conservé

aucune relation, mais bien cette amitié de sympathie qui ne demande que le *revivre* pour se raviver; et se retrouve, après longues années, encore parée de sourires et de fraîcheur. Je n'ai appris ce mariage que tout dernièrement, cet hiver, à propos d'un porte-monnaie perdu.

Juge toi-même, Odette, si j'ai bien ou mal fait de m'arrêter à de si petites choses, au lieu de partager la vie d'un homme honorable, bien posé, et d'une humeur aimable jusque dans la vieillesse?

Odette baissait les yeux; elle n'osait formuler une sentence de condamnation qui atteindrait aussi son refus si léger, si présomptueux. Elle se sentait gênée devant sa cousine, et ne savait que répondre quand celle-ci lui redemandait, en insis-

tant, pourquoi elle repoussait Oscar? « Voyons, qu'as-tu à lui reprocher?

— Rien.

— Alors, tu as tout simplement rêvé, et tu veux retrouver ton rêve dans le positif de la vie. En ceci, toi, fort sensée d'ailleurs, tu fais acte d'enfance, d'ignorance ou de folie; tu lâches la proie pour l'ombre, et l'ombre s'évanouira dans tes mains.

— Mais, dit enfin la jeune fille, je ne veux me marier que pour être heureuse, très-heureuse! Si l'on sacrifie son indépendance, au moins faut-il trouver le bonheur en échange?

— Mon enfant, je t'en prie, ne donne pas dans ta pensée une forme nette et précise au bonheur; il n'est nulle part et il est partout; oui partout, si l'âme est bien à Dieu et au devoir. Tu parles d'indépendance? Crois-tu que l'on puisse appeler de ce nom ce demi-gouvernement de nous-mêmes que nous laisse le célibat? Non, nous avons jusqu'à l'âge mûr, au lieu d'un chef avoué, des juges très-sévères que nous retrouvons en tout lieu. L'indépendance est illusoire. Toujours Dieu nous ramène au point de départ; notre foi, nos lois, nos mœurs, notre propre faiblesse, tout nous replace sous une volonté masculine; ce qui a été dit au commencement reçoit sa sanction tous les jours, et la femme la plus heureuse est encore celle qui se soumet sans murmurer, et se souvient qu'à défaut du pouvoir, Dieu lui a donné l'influence. Chère amie, l'influence, c'est une royauté déguisée qui, sans porter le diadème, n'en a pas moins des droits assurés sur le cœur de son époux.

Je crains, ma chère Odette, que tu ne rapetisses a mission en la croyant bornée à un bonheur vulgaire. Tu prends les choses trop légèrement.

— Mais, ma cousine, j'ai vu plusieurs de mes amies se marier, et je vous assure qu'elles prenaient les choses bien plus légèrement que moi. Le cachemire, les bijoux, les dentelles, être appelée madame, sortir seule et commander son dîner c'était le fond.

— Chez toi c'est autre chose; tu es trop sérieuse pour t'arrêter à ces bagatelles; mais tu poétises cette vie inconnue, tu lui demandes ce que très-probablement elle ne te donnera pas, et tu n'attaches pas assez de prix à ce qu'elle te promet dans les conditions actuelles, qui te sont faites par la Providence. J'ai refusé par enfantillage, et plusieurs fois, ce qui, je l'ai vu depuis, m'eût assuré une existence douce et honorable.

— Plusieurs fois, ma cousine?

— Oui, plusieurs fois, je te l'ai déjà dit.

Ici, mademoiselle Darfeuil frappa un grand coup de pincettes, et la bûche à demi-consumée se sépara en deux parties; c'était chez elle un signe précurseur des confidences intimes.

« Odette, comment trouves-tu, dit-elle, cet officier de marine que tu vois chez madame Desforges et chez moi?

— Ce capitaine de vaisseau? Je trouve sa con-

versation très-intéressante; j'aime la rondeur de ses manières.

— Te vient-il à l'idée de plaindre sa femme?

— Non, je pense qu'elle a dû être heureuse, et qu'elle doit l'être encore.

— Oui heureuse. Pourquoi? Parce que, au début de la carrière, elle n'a pas cherché l'entrée du paradis terrestre, sachant bien qu'on ne la trouve pas, et parce qu'elle a pris en bloc tout ce que lui apportait sa nouvelle condition. J'ai su par Vie toire, notre commune amie, des détails charmants sur cet intérieur. On y vivait bien en paix, bien contents d'être ensemble; les marins, habitués aux boutades de l'Océan, sont en général sensibles aux joies simples de la famille, et il est doux à leurs compagnes de leur faire oublier le bord. Madame Delclos y excellait. Son mari, pendant ses longues absences, la laissait auprès de sa mère; et, de quelque contrée qu'il revînt, il se plaisait à comparer, et trouvait à son foyer plus de charmes que partout ailleurs. Les lettres du marin, c'étaient les meilleures joies dans les temps de séparation; et madame Delclos, chargée seule alors de l'administration de la famille, répondait à ces lettres de manière à attacher de plus en plus au rivage ce cœur loyal qui ne partait jamais tout entier. Sans doute il y a eu des peines, des larmes, des angoisses, mais point de trouble; or dans un ménage, ma petite amie, il n'y a que le trouble qui constitue le malheur réel; les vicissitudes supportées à deux n'empêchent pas de dire, quand le voyage va finir, ce que dit madame Delclos: — J'ai été et suis encore une heureuse femme. Eh bien, le croirais-tu? Cette heureuse femme aurait dû être moi.

— Vraiment? Mais pourquoi donc avez-vous refusé?

— Aucune raison plausible. J'attendais l'idéal, et l'idéal ne se présente jamais. Je ne trouvais pas en ce jeune lieutenant de vaisseau tout réuni; et, demandant tout, j'ai dû plus tard me contenter de rien. Sois plus sage, et que mon expérience te serve.

Odette devenait de plus en plus pensive. Elle regardait sa cousine sous un nouvel aspect. Jusque-là, il lui avait semblé que mademoiselle Darfeuil était née vieille fille, et, ne la jugeant pas capable d'avoir été rêveuse, elle aussi, elle s'étonnait devant l'évidence et ses résultats. Une chose la surprenait, c'était que les deux bons ménages qu'elle avait sous les yeux se fussent formés, au vieux temps, absolument en dehors de cet entraînement invincible qu'elle attendait pour accepter Oscar, et qui ne venait pas. Ce n'est donc pas nécessaire, se disait-elle, et l'attachement durable est donc plutôt le résultat de l'estime fondée, de la confiance réciproque, et de la constante intimité qui s'établit au foyer? Ah! ce n'était pas ainsi que j'avais compris l'avenir.

La conversation se prolongea jusqu'au retour de madame Geoffroy, qui trouva sur le front de sa

filles quelque chose d'étrange, comme la trace d'une pensée grave dans une tête d'enfant.

On dit, et l'on a raison, que lorsqu'on est trois, on ne cause pas, on parle. On parla donc; et quand on eut tout dit, excepté le fond de sa pensée, on se sépara; mais avant de s'endormir, mère et fille causèrent, et l'on arriva en deux mots tout au fond.

Il avait été convenu en famille que, avant de mettre au moniteur ce fameux *non* prononcé résolument par Odette, on attendrait quelques jours. Donc, on ne soupçonnait point, dans le camp d'Oscar, les hésitations et les perplexités de la jeune fille; un vrai cauchemar que beaucoup se rappellent avoir enduré; un cauchemar qui vous fait maigrir et pâlir, et dont vous ne sortez jamais que fauguée, courbaturée, soit que votre réveil apporte le oui ou le non.

Pendant qu'Odette ne dormait ni ne mangeait, il y avait entre quatre murs une tête dont le bouleversement pouvait passer pour cataclysme, c'était la tête de Rose.

On sait qu'au jour du double emménagement, la Hollandaise avait été prise de malaise; la rencontre journalière de toutes ces nouvelles figures l'avait jetée dans un état déjà grave; l'envahissement de son petit domaine par des étrangers avait fait passer la bonne femme du grave à l'aigu, et comme elle ne manquait pas de finesse, elle flairait d'une lieue le plus intempestif des événements, une noce!

A ce dernier coup du sort, Rose perdit contenance. Jamais Hollandaise, au temps même où l'on rompt les digues devant Louis XIV, n'eut un air plus attrapé. Ses grands bras tombaient le long de son corps, dans l'attitude de l'apathie; elle perdait le goût du nettoyage! Ce symptôme alarmait mademoiselle Darfeuil qui ne l'avait jamais vue que nettoyant.

Il faut savoir que la ménagère avait du mariage une horreur instinctive, à cause du changement brusque que ce fait important nécessite dans les habitudes. Elle était aussi loin que possible de supposer que mademoiselle Darfeuil eût jamais regretté d'être seule, puisque son ménage était bien entretenu; si elle eût connu ses regrets, elle en eût été fortement scandalisée. Aussi, lorsqu'elle vint à imaginer que ce monsieur Oscar, dernier objet de sa fureur, avait des vues sur Odette, et que tout cela en arriverait aux fiançailles, suivies des épousailles, elle prit une mine renfrognée qui n'avait pas encore vu le jour depuis que les rideaux du salon avaient été neufs.

Cet éloignement de Rose pour les noces en général, et pour celles d'Odette par-dessus tout, ne venait pas assurément d'une imagination trop poétique, car de pied en cape elle était prose; non, le mariage, pour elle, c'était la rencontre de deux nouvelles figures! Elle ne concevait pas comment, de gaieté de cœur, on pouvait ainsi se livrer à l'inattendu; et sa pensée se résumait par ces mots : — Qu'a-t-on besoin de se marier ?

Effectivement, la solide et vigilante vieille n'avait jamais eu besoin que de ranger et d'ôter la poussière. Elle plaignait donc sincèrement Odette, qu'elle aimait, l'ayant vue depuis son enfance, et sachant combien la jeune fille était chère à mademoiselle Darfeuil. Il est vrai qu'elle avait pris en grippe M. Oscar, non-seulement parce que c'était une nouvelle figure, chose grave, mais aussi parce qu'il avait, un jour de pluie, oublié de bien frotter ses bottes au paillasson avant d'entrer. De ceci, un homme ne revient pas quand il a pour adversaire une Hollandaise.

Cependant, Philémon et Baucis, qui voyaient les choses d'un autre œil, se réjouissaient, en devisant, avec les vieux amis Delclos, sur la fête prochaine. Ils n'avaient garde de penser que l'aimable Odette, si parfaitement raisonnable, eût sur un seul point rompu avec le gros bon sens. Quoi de mieux, disaient-ils tous en chœur, qu'un jeune magistrat de bonne famille et de bonnes mœurs, d'un extérieur décent et agréable, entouré de parents respectables et respectés, appelé à jouir d'une jolie fortune, et dès à présent réunissant tout ce qui peut inspirer confiance? Pour refuser ce parti, il faudrait qu'une jeune personne fût bien légère, ou qu'elle pensât que les bons maris se moissonnent comme les épis de blé dans un champ. Mlle Geoffroy, acceptera c'est certain.

Sur ce, le bon M. Desforges, qui était rieur, prenait sa prise de tabac et, faisant un retour sur sa jeunesse, revoyait comme un fond de perspective sa chère Victoire en toilette de mariée. Autant elle lui avait plu ce jour-là, autant elle lui plaisait encore malgré sa démarche lente, son costume de vieille, et ses précautions contre les courants d'air, ses ennemis mortels.

Les choses allèrent ainsi pendant quelques jours. Dans le camp d'Oscar, on dormait assez bien; dans l'autre, on avait la fièvre; Odette se couchait sur pied. Une idée, toujours la même, c'est le bon moyen d'en finir avec les joues couleur de rose qu'on exige volontiers des fiancées. La pauvre Odette tournait au bistre quand elle faisait l'addition de ce qui manquait à Oscar. D'abord, elle eût préféré une autre carrière : l'épée probablement, parce que la toge était là. Et puis, comme il tournait d'un fils unique, elle se prenait à souhaiter des belles-sœurs : on eût vécu ensemble en si bonne intelligence! C'eût été l'âge d'or. Venait ensuite la belle-mère, point excessivement délicat! Celle qui se trouvait là ne semblait pas conforme au type préconçu; elle avait de la bonhomie, mais pas assez de dignité; de la largeur dans les idées, mais pas assez d'élégance; enfin, un peu trop de ceci, pas assez de cela.

Mademoiselle Darfeuil, convertie trente ans plus tard qu'il n'eût fallu, disait d'un ton enjoué :

« Tu feras comme moi, je vois cela d'ici; il te faut un mari sur commande; tu sacrifieras le bien réel au parfait imaginaire. Ma petite, crois-moi, on en est pour ses frais.

— Mais, ma cousine, songez donc que c'est pour toujours !

— Je m'en doute ; c'est pourquoi tu devrais être heureuse d'avoir pour toujours l'honneur de porter un nom sans tache, et de faire partie d'une famille où la religion, la loyauté, la morale sont respectées.

— Mais, ma cousine, ne pourrais-je pas trouver un peu plus de fortune ?

— On le pourrait ; mais trouvera-t-on en même temps, et à ce degré, les garanties que t'offre cette alliance ? M. Oscar n'a pas de respect humain ; il ne craint ni le sourire, ni le trait d'un Voltairien, c'est une supériorité ; il est fidèle aux causes que l'on croit perdues, quand ces causes sont nobles et justes ; c'en est une autre, et des plus rares ; il est bon et affectueux pour sa mère, c'est elle qui, après une longue maladie, disait : — Il m'a soignée comme s'il eût été ma fille ! — Va, ce mot est bien doux. L'homme qui a consolé sa mère n'afflige pas sa femme. »

La jeune fille devenait sérieuse, Oscar lui apparaissait en ce moment sous un jour qui la charmait ; c'était le fond de l'âme qui chez elle écoutait ; elle sentait bien qu'un refus lui laisserait des regrets, et volontiers elle entendait sa cousine lui répéter, se faisant l'écho de sa mère :

« Vois-tu, enfant, en ce monde, rien n'est à notre mesure. Figure-toi une image que l'on veut encadrer ; si les deux, image et cadre, n'ont pas été faits très-exactement l'un pour l'autre, tu ne parviendras pas à les ajuster, ce ne sera qu'un à peu près ; il faudra nécessairement admettre quelques défauts. Odette, l'image est souple, elle peut se plier, encadrons-la. Encore une fois, ce jeune homme te plaît-il ? car la sympathie est une condition indispensable.

— Oui, il me plaît, mais... mais... »

Odette ne savait plus que dire. Évidemment ce qui en elle se détournait d'Oscar, c'était cette pointe de l'imagination qui, chez les esprits vifs, dépasse ordinairement le connu, le possible, et se crée de si douces chimères, que tout ce qui n'est pas chimère la fait pleurer.

Elle était bonne, Odette, elle méritait d'être éclairée du ciel ; et, sur la terre, deux bons génies veillaient sur elle : sa mère et l'amitié.

A peine quinze jours avaient passé... Rose se secouait trois fois plus que de coutume, entre ses casseroles et son plumeau ; elle avait failli tomber malade en face de l'événement. Néanmoins, son dévouement de longue date avait tenu tête aux révoltes de sa nature routinière, et mademoiselle Darfeuil s'était presque attendrie en voyant ce rude visage sourire enfin au brave Oscar, et faire face à toutes les petites difficultés du moment.

On avait fait entre jeunes gens plus ample connaissance ; les familles s'étaient réunies le soir, tantôt chez la cousine, tantôt chez les amis Desforges, et mademoiselle Darfeuil, voyant qu'on se liait de plus en plus, était aussi contente que s'il

se fût agi, en d'autres temps, de voir réussir une de ses trois noces manquées.

Pour occuper ses doigts habiles, selon son habitude, elle achevait avec ardeur son beau couvrepieds, et le donnait à sa jeune héritière.

Les choses se passèrent fort simplement : beau temps, jolie toilette, et bonne humeur. Oscar et Odette entrèrent sous la tente bien volontiers, mais sans enthousiasme ; chacun connaissant assez la situation pour ne pas avoir à faire descendre, d'un piédestal immérité, une espèce d'idole prétendue ou rêvée.

M. Desforges se frottait les mains, il n'avait jamais été plus gai ; et les circonstances rapprochant sans cesse les vieux amis, il en vint à se trouver chez mademoiselle Darfeuil presque aussi à son aise que l'était sa femme.

Non-seulement on se réunissait souvent sous le toit des amis, mais aussi le jeune ménage donnait de temps en temps quelques heures à madame Evax, une tante d'Odette, que son grand deuil de veuve avait tenue à part au moment du mariage. On savait combien était vraie sa douleur, mesurée aux joies paisibles d'une union tardive ; ceux qui avaient eu le bonheur de connaître M. Evax comprenaient que sa veuve ne cherchât de consolation qu'au ciel.

On avait parlé à mademoiselle Darfeuil de cet homme si honorable, de ce noble cœur si justement regretté ; et comme il y a des bornes à tout, même aux confidences des vieilles amies, nous la voyons en ce moment, les deux pieds sur ses chenets, l'air étonné, stupéfait, dire tout bas, bien bas, aux tisons :

« Oui, il se nommait Gustave Evax, et il était sous-chef au Ministère de la Marine, quand moi, j'avais trente-deux ans !... Odette, sois heureuse. »

Oscar et sa compagne entraient sans s'en douter dans cette voie étroite, qui plus tard s'élargit heureusement, qu'on appelle l'égoïsme à deux. C'était l'envahissement d'une forte et simple affection, née hors de l'imagination, et conditionnée de manière à durer quarante ou cinquante ans.

La mère en souriait et ne laissait pas voir des larmes dans ses yeux ; on avait si peu besoin d'elle ; une mère, c'est le type parfait de l'amour désintéressé. Le ménage se mit en tête un voyage et partit enchanté.

Les vieux amis se resserrèrent. Eux, malgré le printemps, faisaient encore du feu. Les tisons, tant aimés de mademoiselle Darfeuil, lui gardaient une douce surprise. Un soir, elle était à un coin de la cheminée, Victoire à l'autre coin, et M. Desforges au milieu, point de flamme ; que faire pour ramener cette fée de l'âtre ? mademoiselle Darfeuil tenait les pincettes, le bon M. Desforges osa y porter la main, la vieille fille résista, lui ne céda point ; il y eut une lutte d'un instant, juste assez pour que la bonne Émilienne dit avec l'accent du bonheur : « Victoire, l'amitié m'a tout donné.... On m'a disputé mes pincettes ! M<sup>me</sup> DE STOLZ.

## MAISON FLEURIE

On remarquait en 1816, à l'extrémité d'un des faubourgs de Nantes, sur le bord de la Loire, une maison de modeste apparence, mais à laquelle les plantes grimpantes et les vignes qui en tapisaient les murs communiquaient un certain cachet d'élégance. Des poules qui coquetaient dans la cour, des canards qui barbotaient dans la mare, des arbres dans lesquels gazouillaient les oiseaux, donnaient à cette habitation un aspect champêtre; mais les croisées avec leurs carreaux bien propres, leurs contrevents verts, leurs rideaux d'une éclatante blancheur trahissaient des habitudes de bien-être et d'exquise propreté. On avait donné à cette habitation le nom de maison fleurie.

Un jardin coupé d'allées bien sablées, consacré en partie aux besoins du ménage, en partie au charme du regard, s'étendait entre la maison et le fleuve; une terrasse surmontée d'une tonnelle s'élevait à l'extrémité, et permettait de suivre les navires qui gagnaient la pleine mer ou remontaient la Loire.

Par une belle journée de printemps, deux femmes y étaient assises, protégées contre l'ardeur du soleil par l'ombre épaisse des chèvrefeuilles et des glycines. L'une était âgée de cinquante ans environ, et portait le costume des paysannes bretonnes, la coiffe de toile aux deux ailes repliées sur elles-mêmes, un corsage noir garni de broderies en soutache, une longue jupe de futaine brune. Sa peau jaune et ridée comme un parchemin, hâlée par le soleil, portait la trace des rudes labeurs de la campagne; mais sous cette enveloppe un peu fruste, on devinait une nature franche et loyale qui à première vue inspirait la sympathie.

Sa compagne présentait avec elle un contraste complet; elle paraissait avoir une vingtaine d'années. On ne saurait imaginer rien de plus séduisant et de plus gracieux que cette jeune fille à la taille souple et flexible. Le front était entouré de magnifiques cheveux noirs; la blancheur de la peau se mariait heureusement à cette teinte légèrement brune que donne la vie en plein air. Tous les traits du visage présentaient une pureté de formes qui aurait fait l'admiration d'un peintre; mais ce qui charmait surtout en elle, c'était une

expression de physionomie dont la séduction était irrésistible.

Les qualités du cœur et de l'esprit se reflétaient harmonieusement sur sa figure; son éclatante beauté était encore relevée par la simplicité, la modestie et la candeur dont toute sa personne était empreinte. Elle ne semblait pas se douter des riches dons que la nature lui avait répartis avec tant de générosité. Quoique ses vêtements fussent d'étoffe commune, elle savait leur donner un air de distinction suprême; on sentait qu'elle eût été à l'aise dans le costume d'une duchesse.

La conversation languissait depuis quelques instants; la jeune fille, comme si sa pensée eût été ailleurs, suivait d'un regard rêveur le cours du fleuve dont l'eau scintillait aux rayons du soleil.

« Pierre est bien longtemps à revenir, dit-elle enfin; voilà quatre jours qu'il est parti: pourquoi n'est-il pas encore de retour ? »

— Parce qu'il l'a fallu, sans doute, Thérèse, car vous savez que le temps qu'il est obligé de passer loin d'ici s'écoule lentement pour lui; vous aussi vous vous plaignez donc des exigences qui le forcent à voyager ?

— Comment en serait-il autrement, Jeanne ? comment ne serais-je pas inquiète toutes les fois qu'il brave les périls de la mer ? Ai-je donc oublié son dévouement pour moi, au point d'être tranquille quand ses jours sont exposés ?

— Vous avez raison Thérèse, et je connais trop votre cœur pour vous faire l'injure de m'en étonner. Laissez-moi donc vous annoncer une bonne nouvelle. Le voyage qu'il accomplit en ce moment doit être le dernier; désormais il restera auprès de nous.

— Dieu soit loué ! Mais en êtes-vous bien sûre Jeanne ?

— Oui, il me l'a dit confidentiellement, et je commets une indiscretion en vous l'annonçant. J'aurais peut-être dû lui laisser le soin de vous en informer; mais je n'ai pu résister au plaisir de vous dire cette bonne nouvelle. Comme toujours, c'est à une pensée d'affection pour vous qu'il obéit.

— Je n'en doute pas, Jeanne. Je sais que tout ce qu'il y a en lui d'énergie et d'intelligence, il me l'a consacré. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais son abnégation et sa bonté. S'il ne se fût

agi que de lui, il n'eût jamais élevé son ambition au delà de la condition modeste que lui a léguée son père. Le peu que lui rapportait le travail de chaque jour suffisait amplement à la simplicité de ses goûts ; mais il songeait à l'orpheline confiée à ses soins ; il a voulu être riche pour elle ; il s'est livré au commerce ; il fallait à tout prix qu'il me procurât le bien-être et le luxe sans lesquels il lui semblait que je ne pouvais vivre. J'ai été entourée de toute la sollicitude réservée d'ordinaire aux enfants qui sont nés dans l'opulence. Grâce à lui, j'ai été élevée dans la meilleure pension de Nantes. Quand je suis revenue ici, j'ai respiré auprès de lui, auprès de vous, Jeanne, une atmosphère de tendresse qui m'a fait presque oublier les parents qui ont manqué à mon berceau. Vous me dites que ma présence égaye cette demeure, que mes chansons et mon rire y répandent un air de fête ; c'est que je me trouve bien heureuse, oui, heureuse au point que je me rapproche mon bonheur ; je me demande si là-haut ceux que j'ai perdus ne m'accusent pas d'indifférence et d'oubli.

— Non, ceux qui ne sont plus ne sont pas jaloux du bonheur de ceux qu'ils ont aimés. S'ils pouvaient vous parler, ils vous diraient qu'ils prennent leur part de votre félicité. N'est-ce pas votre premier devoir de vous faire aimer de ceux qui vous entourent ? Ah ! vous y réussissez bien ! je me rappelle encore le jour où Pierre vint me trouver. Il était bien jeune ; vous étiez une enfant. Il me dit :

« Ma tante, la mort, en frappant mon père, ne lui a pas permis de conduire à bonne fin la mission qu'il avait acceptée ; il m'a chargé de veiller sur l'enfant qu'il aimait comme sa fille, et que moi je chéris comme ma sœur. Je lui ai promis de continuer sa tâche ; mais seul, je ne peux suffire à l'accomplissement de ce devoir sacré. Ma tante, j'attends de vous que vous veniez m'y aider. Vous avez renoncé au mariage ; venez demeurer avec moi ; vous réserverez à votre vieillesse le doux souvenir du bien que vous aurez fait. »

J'ai cédé à ses prières ; mais je murmurais contre l'étrangère qui occupait une place au foyer de la famille. J'étais prévenue, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de jalousie et d'amertume. Je ne prévoyais pas que je serais bientôt ensorcelée comme l'était Pierre, que quelques mois à peine se passeraient avant que j'eusse accepté comme lui le servage volontaire dans lequel se complaisaient ceux qui vous approchent. Oui, j'ai honte de ma faiblesse, vous faites de moi tout ce que vous voulez.

— Bonne Jeanne, dit la jeune fille en souriant, vous savez bien que je n'abuserai jamais de mon empire.

— Je le sais, et c'est bien heureux, car nous serions désarmés contre le chagrin qui viendrait de vous.

— Comment pourrais-je vous en faire, moi

qu'attriste la seule pensée de mon impuissance à m'acquitter jamais envers vous ?

— Qui sait, dit mystérieusement Jeanne, si l'occasion ne s'offrira pas bientôt ? »

Thérèse voulut l'interroger ; la vieille fille s'y refusa en souriant.

« Attendons le retour de Pierre ; c'est lui que la chose concerne, c'est à lui de parler. »

Thérèse se remit à promener ses regards sur le cours du fleuve, sur les hauts peupliers qui se dressaient le long de la rive opposée ; sa compagne l'observait en silence et cherchait à deviner l'effet qu'avait produit sur elle cette perspective d'une révélation qu'elle s'obstinait à ajourner ; elle ne surprit dans son attitude aucune trace de trouble et d'anxiété.

En ce moment apparut à l'horizon une grande barque à la fine voilure, aux formes robustes et élégantes qui remontait la Loire, poussée par une forte brise d'ouest.

Les deux femmes l'examinaient attentivement.

« C'est le jeune Paul, » dit Thérèse.

Le navire arrivait à toutes voiles ; deux hommes étaient sur le pont ; ils envoyèrent en passant devant le jardin un salut cordial aux spectatrices, qui y répondirent en agitant leurs mouchoirs.

« Pierre n'est pas seul, dit Jeanne.

— En effet, il est accompagné de Monsieur Charles, qui est allé sans doute l'attendre en route dans un des ports où il devait faire relâche.

— Vous avez de bons yeux, Thérèse. »

Elles quittèrent leur observatoire et regagnèrent la maison, où elles s'occupèrent avec activité des préparatifs du repas, dans l'attente du voyageur dont l'appétit devait avoir été stimulé par la traversée.

Une heure après, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme de vingt et quelques années. Son costume révélait des habitudes d'activité laborieuse qui se conciliaient peu avec les préoccupations de la coquetterie ; une propreté extrême tenait lieu d'élégance ; ses vêtements, d'un drap épais, flottaient sur ses membres vigoureux, de manière à ne pas en gêner les mouvements. De même que Thérèse représentait la beauté dans ce qu'elle a de plus gracieux et de plus distingué ; lui était le type de la beauté robuste, telle qu'on se la figure chez l'homme du peuple voué à un travail sans relâche. Ses traits vivement accentués, aux contours un peu heurtés, avaient une expression de franchise et de loyauté qui prévenait en sa faveur. A son regard doux et énergique en même temps, on devinait qu'il n'abusait jamais de sa force, mais que sa colère, une fois déchaînée, devait être terrible ; il donnait l'idée de la force unie à la bonté.

A la vue des deux femmes qui saluaient joyeusement sa bienvenue, sa loyale figure rayonna de bonheur, il parlait à la tante Jeanne avec l'accent du respect et d'un profond attachement, mais il était facile de voir que sa sollicitude s'adressait

plus particulièrement à Thérèse; son langage trahissait non-seulement l'affection la plus empressée, mais encore une espèce de culte. Ses regards empreints d'une admiration enthousiaste, étaient-ils seulement ceux d'un frère aîné qui s'est absorbé dans l'accomplissement d'une mission protectrice? Ne pouvait-on soupçonner dans son cœur des sentiments dont la nuance aurait frappé des observateurs moins inexpérimentés que celles qui l'écoulaient.

Il déposa sur un meuble les cadeaux dont il s'était chargé pour elles, pour Thérèse surtout. C'étaient des objets d'art, des bijoux, mille de ces riens charmants et coûteux qui ont habituellement tant de charmes pour les jeunes filles.

« Pierre, lui dit Thérèse, vous faites des folies, vous me gênez.

— Bah! laissez-moi faire, et ne soyez pas jalouse du plaisir que je prétends me donner.

— Toujours vous pensez aux autres, jamais à vous.

— Que me dites-vous là, Thérèse? Comme si en pensant à vous, je ne pensais pas à moi. Dans les maisons de Bordeaux et de Bayonne, j'ai vu bien des choses qui vous manquent encore, il faut que vous les ayez; je veux que vous soyez entourée d'un luxe de princesse; n'en êtes-vous pas digne? Il faut que je fasse de votre chambre un paradis qui soient harmonie avec vous. Regardez-la donc, tante Jeanne, et dites-moi si elle peut se contenter de ce qui suffirait à des paysans comme nous.

— Pierre, dit la jeune fille attendrie, vous serez toujours le meilleur et le moins raisonnable des hommes; je serai obligée de me fâcher pour vous ramener au sens commun.

— C'est bon, vous gronderez, c'est convenu, mais, en attendant, nous allons nous mettre à table, car j'ai un terrible compte à régler avec mon estomac. »

Un potage appétissant fumait dans la soupière; une nappe, des serviettes d'une blancheur éblouissante, dont la main habile de Jeanne avait filé la toile, sollicitaient l'appétit des assistants.

L'excellent Pierre témoigna, en faisant honneur au modeste repas, qu'il ne s'était pas vanté et qu'on avait su deviner ses goûts. Tout en entendant vigoureusement les plats, il parlait avec la loquacité des gens en bonne humeur.

La réunion était égayée par cette aimable causerie qui règne entre convives habitués à se comprendre, pour lesquels il n'y a ni sous-entendus ni réticences. C'était le doux et joyeux épanchement d'une intimité dont rien ne trouble la confiance.

Pierre était heureux, jamais il n'avait été plus expansif, jamais il n'avait mieux montré combien il appréciait les joies du foyer.

« Est-il vrai, dit gaiement Thérèse, que vous venez d'accomplir votre dernier voyage, que vous ne devez plus nous quitter? »

— Ah! la tante Jeanne a parlé; je le prévoyais

bien; oui, c'est vrai, les jours d'absence me semblent si longs, que je ne veux plus en supporter l'ennui. Avec le concours de Charles, j'ai adopté une combinaison qui me permettra de gagner plus d'argent en restant ici; j'ai formé un plan magnifique dont je veux vous parler, c'est un beau rêve que vous m'aidez à réaliser. »

La joie et l'espérance rayonnaient dans ses yeux, les deux femmes applaudissaient et l'encourageaient, heureuses elles-mêmes de son bonheur. Il resta quelques instants silencieux comme s'il s'était recueilli dans quelque grave pensée.

« Thérèse, reprit-il enfin, à chaque instant on me parle de vous, et l'on me dit :

— Quand donc se mariera-t-elle? On a raison, celles qui ont reçu en partage tous les trésors que le ciel vous a prodigués n'ont pas le droit de les renfermer dans l'égoïsme du célibat. »

La jeune fille sourit.

« Vous ai-je jamais donné lieu de penser, dit-elle, que je ne me trouvais pas heureuse? »

— Non, mais il faut songer à l'avenir, Thérèse; vous êtes arrivée à un âge où d'un mari seul vous pouvez attendre la protection dont une femme a besoin. Je tremble encore en pensant aux périls dont votre jeunesse a été menacée; ils peuvent se renouveler, ils se renouvelleront certainement, car nous n'en pouvons douter, des haines ténébreuses sont en éveil pour vous atteindre; nul, si ce n'est celui dont vous porterez le nom, ne pourra vous fournir l'appui dont vous avez besoin contre elles. Mais il faut que celui qui obtiendra cet honneur en soit digne par son dévouement et par la solidité de son attachement. Ce ne sont pas les prétendants à votre main qui vous manquent; si vous saviez combien de fois on m'a fait des ouvertures à ce sujet!

— Et aucun de ces solliciteurs ne vous a paru mériter d'être pris en considération? demanda en souriant la jeune fille.

— Aucun; jugez-en plutôt. »

Il cita les noms de quelques jeunes gens dont nul en effet ne parut avoir le don de plaire à Thérèse.

« Je ne puis comprendre, reprit-elle, qu'on mette un pareil empressement à rechercher une pauvre fille qui n'a rien, et à laquelle le nom de sa famille est même inconnu.

— Qui vous dit que vous ne le connaîtrez pas bientôt? »

Elle voulut l'interroger.

« Laissez-moi continuer, ajouta-t-il; si les démarches que j'ai faites ont été infructueuses jusqu'ici, j'espère qu'elles ne le seront pas toujours; puis ne dites pas que vous n'avez rien, puisque vous savez que tout ce qu'il y a ici vous appartient. Dès aujourd'hui vous êtes en possession d'une dot. »

Il étala sur la table les titres de valeurs déposées chez un des principaux notaires de Nantes au nom de la jeune fille.

Ce nouveau témoignage du dévouement de

Pierre, qui avait consacré à assurer l'avenir de sa sœur adoptive, le produit de plusieurs années d'un travail opiniâtre, l'émut jusqu'aux larmes.

« Tant d'abnégation me confond, dit-elle, mais je ne l'accepterai pas.

— Vous l'accepterez. Thérèse, et, quand vous m'aurez entendu, vous ne croirez pas même avoir à me remercier. Ce fut un jour de deuil pour votre famille, mais un jour de bénédiction pour nous, celui qui vous amena sous le toit de mon père.

— Vous avez toujours pris à tâche d'en écarter le souvenir, Pierre, pour me garantir d'une pensée de tristesse; mais il ne faut pas craindre ces impressions pour ceux qu'on aime; rappelez-le moi donc, afin qu'il me ramène au sentiment du devoir et du respect de moi-même, si j'étais tentée de l'oublier. Qui sait si quelque détail, insignifiant en apparence, ne m'aidera pas à retrouver la trace de ceux auxquels me rattachent les liens du sang ?

— Je n'aurais voulu mêler aucune idée triste aux pensées joyeuses sous l'empire desquelles je suis rentré aujourd'hui; mais vous le voulez, Thérèse, il sera fait selon votre désir.

« C'était le 23 décembre 1793. J'étais encore un enfant, et cependant le souvenir de cette date sinistre est encore vivant dans ma mémoire; il faisait un temps sombre et maussade, une pluie fine et froide voilait l'horizon; le bruit du canon et de la fusillade nous arrivait du côté de Savenay, dont notre demeure n'était distante que d'une lieue. »

J'avais peur, car je sentais que quelque drame terrible se jouait en ce moment. Mon père dit à ma mère :

« C'est sans doute l'armée vendéenne qui est aux prises avec les républicains. C'est affreux de penser que tant de Français vont rester sur le terrain, tués par leurs compatriotes; quelle chose épouvantable que la guerre civile! Pauvres gens ! »

Il ne se trompait pas; l'armée royaliste, après avoir passé la Loire avec un lamentable cortège de femmes, d'enfants, de vieillards; après avoir couvert de cadavres la route de Saint-Florent à Granville, de Dol à Angers, au Mans, où le carnage avait pris des proportions effrayantes, poursuivie, traquée par ses vainqueurs, livrait alors sa suprême bataille.

A une journée horrible, succéda une nuit non moins affreuse; des cris de détresse se mêlaient aux imprécations, des coups de feu isolés retentissaient à chaque instant dans différentes directions, de distance en distance la lueur de l'incendie perçait l'obscurité. Émus de pitié pour les victimes qui succombaient autour de nous, mes parents prêtaient une oreille anxieuse aux bruits du dehors; une plainte vague et faible comme un gémissement se fit entendre à la porte.

Elle se confondait avec le bruit du vent dans le feuillage; mon père s'y méprit d'abord, mais le cri

d'angoisse persistant toujours, il sortit malgré ma mère qui redoutait un péril. Quelques instants après il rentra soutenant ou plutôt portant une pauvre femme dont les forces fléchissaient sous le poids d'un enfant. Elle se laissa tomber sur une chaise auprès du foyer.

Depuis, les impressions de l'enfant se sont précisées; mes idées sont devenues plus nettes. J'ai devant les yeux cette femme, jeune encore, mais les joues flétries, le regard brûlant de fièvre, pâle comme un suaire, distinguée, malgré ses vêtements en lambeaux et trempés de pluie.

Ses forces étaient épuisées, la voix ne pouvait sortir de son gosier; elle s'épuisait en vains efforts pour exprimer sa pensée, mais ses regards mourants avaient un langage éloquent pour recommander sa fille aux amis inconnus qui ne pouvaient la sauver.

Deux heures après, elle s'éteignait dans une douloureuse agonie.

Mon père s'entretint ensuite à voix basse avec ma mère, je n'entendais pas leur entretien, mais je me rappelle encore que leurs regards se portaient tour à tour sur moi et sur vous. Il me conduisit vers l'orpheline qui était trop jeune pour avoir conscience du malheur qui la frappait.

« La Providence nous a envoyé un autre enfant, me dit-il, embrasse ta sœur. Pierre, aime-la et rappelle-toi qu'un jour, quand nous ne serons plus, elle n'aura que toi pour la protéger.

— Et vous avez pieusement recueilli cet héritage de dévouement; vos parents doivent applaudir là-haut à la façon dont vous avez continué leur mission. Mais, ne m'avez-vous pas dit, que, dans son délire, ma mère avait, avant de mourir, prononcé un nom, un seul sous la protection duquel elle semblait vouloir me placer. »

Pierre alla chercher un vieux paroissien, et lut sur la première page, tracé en caractères inexpérimentés, le nom d'Adèle de Rallonais.

« Mon père l'inscrivit aussitôt après l'avoir entendu de la bouche de votre mère. »

Thérèse restait silencieuse, absorbée dans ses réflexions, et semblant chercher à suivre l'enchaînement de ses pensées.

Pierre reprit le premier la parole :

« Cette fois du moins la bonne action apporta avec elle sa récompense; la joie et le bonheur entrèrent avec vous sous le toit du pauvre paysan, il était impossible de vous voir sans vous aimer; vous sembliez exercer une heureuse influence sur tout ce qui vous approchait; mon père réussit au delà de ses espérances, l'aisance se répandit dans sa maison, et, quand il mourut, je pouvais envisager l'avenir avec confiance. Ah! Thérèse, moi qui vous connais bien, je plaindrais ceux qui ne sauraient vous apprécier à première vue! Vous avez les qualités solides qui assurent le bonheur d'un ménage, vous avez les qualités attrayantes qui en font le charme. Je vous ai toujours trouvée

forte contre les épreuves. La souffrance et le chagrin ne sont jamais parvenus à altérer votre humeur; la gaieté vous va si bien que vous la communiquez sans effort autour de vous. Celui-là marchera sous la bénédiction du ciel qui, la main dans la vôtre, suivra la voie que la Providence lui a tracée. »

Elle restait muette et rêveuse; il reprit :

« Thérèse, la pensée de votre mariage s'est souvent présentée à mon esprit, ne vous est-elle jamais venue ? »

Elle répondit en rougissant :

« Je mentirais, Pierre, si je vous disais le contraire. »

Elle prononça ces mots avec l'assurance d'une personne qui n'a rien à taire, n'ayant rien à dissimuler.

« A la bonne heure, dit Pierre gaiement; nous voilà sur le chemin des confidences, le reste viendra tout seul. »

Il était heureux, et cependant il semblait hésiter, comme s'il eût voulu être aidé à aborder un sujet qui l'embarrassait; mais la jeune fille, distraite par ses propres réflexions, ne semblait pas avoir souci de lui ménager une transition.

« Vous n'étiez pas seul sur le bateau, dit-elle en changeant brusquement le cours de la conversation.

— Non, j'étais avec l'ami Charles. Il était en voyage de son côté; il m'a attendu au Croisic pour revenir avec moi. Je ne l'ai pas amené, parce que je tenais à causer avec vous; mais il viendra dans la soirée; en me quittant, il m'a dit qu'il avait à m'entretenir d'une chose grave. Que peut-il avoir à me dire ?

— Sans doute, il veut faire appel à votre affection et à votre estime.

— Il n'a qu'à parler, c'est un brave cœur, un ami dévoué; ce fut dans des circonstances bizarres que je fis sa connaissance, vous en souvenez-vous ?

— Oui, je m'en souviens. Vous étiez venu avec la tante Jeanne me voir à la pension où vous m'aviez placée, vous m'aviez amenée, et nous nous promenions ensemble sur la Fosse. Un jeune homme aux traits fins et délicats, à la figure pâle et mélancolique, vint à passer. Il s'arrêta pour me regarder; l'examen dont j'étais l'objet vous irrita, car vous vieilliez sur moi comme sur un trésor, et la colère vous montait vite au cerveau, quand vous vous figuriez qu'on me manquait de respect.

« Que veut donc ce godelureau ? Dites-vous avec humeur. »

Comme il continuait de fixer son attention sur moi, vous allâtes à lui et l'interpellâtes d'un ton rude.

« Puis-je connaître, monsieur, le motif de cette curiosité, au moins étrange ? »

— Excusez-moi, répondit-il, et permettez-moi de vous demander si mademoiselle est votre sœur.

— Non.

— Votre parente ?

— Non.

— Permettez-moi de vous demander...

— Je n'ai pas l'habitude de subir un interrogatoire.

— Si je vous adressais une prière ?

— Je verrais. »

Il vous adressa quelques questions auxquelles vous fîtes des réponses laconiques, après lesquelles il resta convaincu qu'il avait été le jouet d'une ressemblance fortuite; il s'excusa de son importunité et s'éloigna.

Vous étiez dans des dispositions irritables, mal préparé à la patience; vous parliez peu, et la promenade se continua presque silencieusement; car la tante Jeanne et moi nous laissions gagner par la tristesse qui vous dominait. Nous étions à une époque de l'année où la nuit tombe de bonne heure; la brume enveloppait les bords du fleuve et permettait à peine de distinguer l'eau qui coulait à quelques pas de nous. Un faible coup de siffle se fit entendre comme un signal à nos oreilles, et d'une barque amarrée à la rive sortirent quelques hommes qui se précipitèrent sur nous.

Deux d'entre eux cherchèrent à m'entraîner, tandis que deux autres vous assaillaient. Vous étiez d'une vigueur remarquable, et la pensée du péril que je courais doublait vos forces. Vous luttiez avec l'énergie du désespoir; cependant vous alliez succomber sous le nombre, lorsque l'arrivée d'un auxiliaire vint changer la face du combat. C'était l'inconnu qui nous avait suivis, et qui se joignait à vous contre les agresseurs; à vous deux vous les forçâtes à vous abandonner la place.

Vous voulûtes alors remercier notre libérateur; mais, au moment où vous lui adressiez la parole il s'affaissa sur le sol; il avait été dangereusement blessé.

Vous n'êtes pas homme à vous montrer ingrat, Pierre; le blessé fut transporté chez vous, où de bons soins, secondés par une constitution robuste, ne tardèrent pas à lui rendre la santé; quand il put s'entretenir avec vous, il gagna bientôt votre estime et votre amitié. Au début de la révolution il était parti avec sa famille pour l'étranger, il avait grandi loin de sa patrie; il avait vu mourir tous les siens, et, lorsqu'il y était revenu, il s'était trouvé aux prises avec la pauvreté et l'isolement. Je me rappelle encore avec quel enthousiasme et quel attendrissement, lorsque vous veniez me voir à la pension, vous me parliez de cet ami que vous aviez associé à vos opérations et à vos travaux, et dont le concours vous était devenu si précieux.

— Oui, je n'ai cessé de m'applaudir de l'avoir mis de moitié dans toutes mes entreprises. J'avais la volonté et la persévérance, lui avait l'instruction et l'esprit d'initiative qui me manquaient. Il avait beaucoup voyagé et beaucoup appris; il m'aïda à sortir de la routine dans laquelle j'aurais toujours végété sans lui. Grâce à lui notre fortune s'est accrue rapidement; et si j'ai pu entourer votre

jeunesse de quelque bien-être, c'est à lui que je le dois ; puis, pouvais-je ne pas être reconnaissant de la respectueuse sollicitude, du culte qu'il vous témoignait ?

— Et moi, pouvais-je ne pas être touchée des sentiments tout fraternels dont il vous donnait tant de preuves ? Je savais, comme vous le saviez vous-même, qu'il n'eût reculé devant aucun sacrifice quand vous étiez en cause, et qu'en présence du péril qui vous aurait menacé, sa vie et sa liberté eussent pesé d'un poids léger pour lui ; je n'avais, pour l'apprécier à sa juste valeur, qu'à régler mes sentiments sur les vôtres, je me suis habituée à mêler vos deux noms dans mes prières. Écoutez-moi donc, Pierre, puisque vous m'engagez à vous ouvrir mon cœur.

Vous n'êtes prodigue ni de votre affection ni de votre estime ; puisque vous les donniez à M. Charles, je ne crus pas devoir me défendre de lui accorder les miennes. Quand, assis avec nous auprès du foyer, pendant les longues soirées d'hiver, il nous racontait ses voyages, sa jeunesse errante, les privations des proscrits ; j'éprouvais comme le contre-coup de ses souffrances, et j'admirais son courage ; mon imagination se plaisait à le suivre dans ses aventures et suppléait aux lacunes que sa modestie lui imposait. Quand, après son départ, vous me faisiez son éloge, je m'associais à vos paroles.

Quelquefois, mais rarement, il lui arriva de se trouver avec la tante Jeanne et moi pendant votre absence. Alors, au bruit du rouet de Jeanne, c'était de vous qu'il aimait surtout à vous parler, son langage s'élevait jusqu'à l'enthousiasme pour vanter la noblesse de votre cœur. Si parfois sa voix prenait en me parlant un accent plus ému, il s'arrêtait aussitôt. Si son regard trahissait ses sentiments, il le détournait, mais moi je devinais ce qu'il ne disait pas.

« Vous paraissiez soucieux, Pierre ; dites-moi, ce récit vous ennuie-t-il ?

— Non, continuez, Thérèse, continuez. »

Si la jeune fille n'avait pas été absorbée par ses confidences, elle aurait remarqué l'attitude embarrassée de son frère adoptif, la pâleur qui couvrait son visage, et l'attention anxieuse avec laquelle il recueillait ses paroles.

« Il ya quelque temps, je m'aperçus que son dévouement pour moi devenait plus inquiet, il semblait soupçonner quelque piège qui m'était tendu, quelque péril qui me menaçait. Il me demandait si je ne m'apercevais pas qu'on me suivait, qu'on m'espionnait. Je n'avais rien remarqué et me raillais de ses terreurs.

« Prenez-garde, me dit-il, j'ai lieu de croire qu'il se trame des projets contre vous. »

Je ne pouvais deviner quels ennemis s'attachaient à moi, je n'avais donné à personne le droit de me haïr ; il hochait la tête refusant de satisfaire ma curiosité, et me recommandant la circonspection.

Un jour, une femme m'accoste et me fait cette question :

« Y a-t-il longtemps que vous avez vu M. de Ralonnais ? »

Ce nom, que ma mère avait prononcé avant de mourir, était sorti de ma mémoire ; je répondis donc avec une surprise qui n'était pas feinte. L'inconnue s'éloigna après m'avoir examinée attentivement.

Je fis part de l'incident à M. Charles ; il en parut vivement contrarié, et je crus remarquer qu'à ses yeux cette rencontre se rattachait à d'autres circonstances et révélait quelque ténébreuse machination.

Je plaisantai sa tendance à tout grossir au gré de son imagination, et à transformer en événements les faits les plus puérils.

« Ne riez pas, me dit-il ; tout ce qui se passe est plus grave que vous ne pouvez le croire, et je ne saurais être indifférent à ce qui intéresse votre avenir.

Rappelez-vous la première fois que je vous rencontrai ; je fus frappé de votre figure, je crus voir une ressemblance entre vous et une personne dont le portrait avait été souvent sous mes yeux pendant mon enfance. Plus tard, je crus m'être trompé ; mais d'autres circonstances ont ensuite réveillé l'impression première ; je me suis imposé la mission de vous rendre le nom qui vous appartient, mais bien des difficultés y font obstacle. Tout me porte à croire que les biens de l'orpheline sont entre les mains de gens qui ne reculeront devant rien pour faire disparaître l'héritière légitime.

Lorsqu'en passant sur une passerelle, vous faillites vous rompre le cou, en tombant dans le lit desséché du ruisseau, vous avez cru qu'il s'agissait d'un accident naturel ; non, je me suis assuré qu'une main criminelle avait scié les supports du pont.

Il évoqua le souvenir de plusieurs autres faits analogues qui prouvaient un complot ourdi contre moi. J'étais saisie d'horreur, je réfléchis en tremblant que lui-même pouvait être victime de son dévouement et succomber aux pièges dont il cherchait à me préserver ; je lui fit part de ma frayeur.

« Ne craignez rien pour moi, me dit-il, et promettez-moi, si vous remarquez quelque circonstance suspecte, si vous surprenez l'indice de quelque péril, promettez-moi de me prévenir aussitôt. Je le lui promis.

— J'étais votre premier protecteur, pourquoi est-ce à lui, et non pas à moi, que vous réserviez l'honneur de vous défendre ? dit Pierre.

— Parce que je connais l'emportement de votre dévouement, parce que vous ne sauriez réprimer votre impétuosité, et que vous iriez au péril sans réflexion, avec une généreuse folie.

— Tandis que lui....

— Tandis que lui saurait dominer son courage et le soumettrait aux calculs de la prudence. »

Thérèse ne remarqua pas l'accent d'amertume avec lequel il l'avait interrompue, et l'expression de tristesse répandue sur ses traits.

« M. Charles, reprit la jeune fille, selivrait à des démarches actives, je devinaux aux paroles mystérieuses qu'il prononçait devant moi, au langage de ses yeux, qu'il était satisfait du résultat de ses efforts.

Quelques jours avant votre départ, nous étions, vous devez vous en souvenir, assis dans la tonnelle. Dans le cours de l'entretien, il vint à parler d'un château qui s'élève sur la côte méridionale de la Bretagne. Il avait le don de peindre en traits saisissants les paysages qu'il retraçait.

Cependant je ne prêtai d'abord qu'une oreille assez indifférente, mais peu à peu je me sentis captivée, charmée, j'étais suspendue à ses lèvres comme si le tableau avait eu pour moi un intérêt personnel; puis, quand je fus rentrée dans ma chambre, tous les traits de cette description me revinrent en mémoire; il me semblait que des souvenirs longtemps endormis se réveillaient en moi, qu'il s'agissait d'un spectacle déjà connu que l'on évoquait à mes yeux. Je revoyais, tels qu'ils m'étaient apparus dans un passé lointain, ces sites sauvages, ces landes couvertes d'ajoncs et de bruyère, ces sentiers perdus au milieu des ronces, ces rochers couverts de mousse, les murs sombres du vieux manoir, les falaises battues par les vagues.

J'avais déjà entendu le vent gémir dans le bois de sapin, la mer retentir avec le fracas du tonnerre, quand elle s'engouffrait dans les profondes cavernes du rivage.

Lorsque j'en parlai devant vous, vous vous mîtes à rire et n'y vîtes que les folles créations de l'imagination. Monsieur Charles les traita plus sérieusement.

« Qui sait, dit-il, si ce ne sont pas des souvenirs d'enfance qui remontent à la surface? Ne nous prononçons pas et attendons. »

Évidemment il en savait plus long qu'il ne voulait en dire; il paraissait très-satisfait de l'incident qu'il avait, je n'en doute pas, provoqué avec intention, espérant que son récit ferait jaillir la lumière.

« Prenez-garde, Thérèse, qu'avec la lumière, n'entrent en même temps dans votre esprit des pensées d'orgueil.

— Ah! Pierre, est-ce votre bouche qui devait exprimer cette crainte? Ne me connaissez-vous pas assez pour être sûr que jamais, quoi qu'il arrive, je ne répudierai la famille dans laquelle j'ai trouvé un asile et tant d'affection, que rien ne pourra affaiblir la reconnaissance et la tendresse auxquelles vous et Jeanne avez droit. »

L. COLAS.

(La fin au prochain Numéro.)

## LE PETIT-FILS

Un tout petit enfant, de ses lèvres pourprées,  
Épelait lentement les syllabes sacrées.

Il apprenait à lire, et soupirait souvent

De prendre tant de peine à devenir savant,

Au lieu de s'amuser à faire du tapage,

Et de tant s'appliquer à cette grande page,

Où tous les mots semblaient de la moitié plus longs,

Au lieu d'aller courir après les papillons.

Mais tout en soupirant, il en était à lire

Le septième verset (1), lorsqu'avec un sourire

Détachant ses regards du livre de la foi :

— O grand'mère, dit-il, la charité, c'est toi !

LOUISE SIEFFERT.

(1) La charité excuse tout, elle croit tout, elle supporte tout. (SAINT PAUL.)

# REVUE MUSICALE

## DE L'INFLUENCE DES SONS SUR LES ANIMAUX

Nous avons dit à nos lectrices, il y a déjà longtemps, l'influence exercée par la musique, non - seulement sur l'âme humaine, mais aussi sur notre nature physique. Nous avons appuyé nos remarques d'un très-grand nombre de citations, puisées aux sources les plus authentiques; nous allons compléter aujourd'hui la série des observations faites par les érudits de l'art musical et les naturalistes les plus savants.

Après avoir jugé des effets de la musique sur les animaux, on comprendra toute la puissance de la langue des sons.

Les animaux manifestent le plaisir que leur cause la musique par la faculté que possèdent plusieurs d'entre eux de retenir et d'imiter les sons qu'ils entendent. Il ne faudrait pas imaginer que le perroquet, la pie, le sansonnet, le merle, le serin et tous les oiseaux qui parlent, chantent ou sifflent d'après ce qui leur a été appris, comprennent le sens de leurs paroles ou de leurs chansons. Ceci serait une erreur commune à beaucoup de personnes. L'animal est facile aux impressions, heureux des caresses, et souvent très-réellement sensible, soit que le timbre de la voix qui lui parle soit affectueux, colére, doux ou revêche.

Ceux qui apprennent à chanter aux oiseaux ont dû remarquer avec quel plaisir ces animaux reçoivent l'instruction qu'on leur donne.

Kan-Boerhaave, qui les a observés attentivement, et qui a écrit sur ce sujet un ouvrage fort apprécié, en parle d'une manière très-pittoresque. Toutes les fois, dit-il, que je donnais une leçon à l'oiseau, il se disposait à l'écouter avant même que j'eusse commencé. Le vif plaisir qu'il ressentait, lui faisait toujours distinguer son maître au milieu d'un groupe d'auditeurs. A la première note, l'oiseau s'appuie aux barreaux de la cage qu'il voudrait franchir; il incline la tête de côté et d'autre pour ne pas perdre un rayon sonore; ensuite il gazouille tout seul presque à voix

basse, jusqu'à ce qu'ayant saisi le ton, il cherche à rendre l'air qu'il a entendu.

Linné parle d'un animal du nom de bradypus qui passe sa vie au sommet des arbres, dans les forêts orientales. Il y monte si lentement qu'il lui faut presque un jour pour arriver au point culminant. Installé sur la plus haute branche, il fait entendre pendant la nuit son chant plaintif qui consiste à répéter en montant et en descendant alternativement les huit tons de notre système musical, *do, re, mi, fa, sol, la, si, do*. Il entonne chaque fois la syllabe *ha* et laisse entre chaque note l'intervalle d'un soupir.

Les animaux qui n'ont point de voix sont quelquefois tellement émus par la musique, qu'ils arrachent pour ainsi dire à la nature une faculté qu'elle leur a refusée, et cherchent à témoigner leur plaisir, en poussant de petits cris imitatifs. Que de fois, l'on a fait cette remarque sur les chiens! Nous en possédons un qui, écoutant attentivement un air qui lui plaît, cherche à se mettre à l'unisson, y parvient et accompagne la voix avec une précision extraordinaire.

D'autres chiens, au contraire, sont affectés désagréablement par les sons. On les entend alors pousser des cris douloureux; la musique ébranle trop énergiquement leurs nerfs auditifs et produit quelquefois chez eux des mouvements convulsifs exprimés par des cris de souffrances.

Il n'est point d'animal qui n'ait ses sons préférés. Morhoff a fait en Angleterre une étude intéressante des différents genres de musique propres à apprivoiser certaines espèces. Les chasseurs qui connaissaient les ruses de la chasse, employaient autrefois le son de la flûte pour attirer le cerf; les biches, en l'entendant, se couchent sur l'herbe et se laisseraient souvent prendre sans résistance; mais les Nemrods modernes, avides de difficultés, ne veulent pas de triomphes sans combats. Pythagore raconte qu'il a calmé des loups furieux enfermés dans une cage de fer, avec les accords du

luth. Le son du fifre attire le chat et l'éléphant ; les cygnes aiment particulièrement la harpe et la guitare. Lorsque les abeilles abandonnent leurs ruches, on arrête leur fuite par le moyen des cymbales ; il faut croire que les animaux attachent des idées aux différents sons qui les frappent. Plinie rapporte qu'il se trouve dans un grand nombre d'étangs des poissons qui s'approchent de ceux qui les appellent par certains noms.

Les serpents et les lézards sont très-sensibles au son du flageolet ; les ânes et les chevaux tressaillent, s'agitent et piaffent de joie en entendant le tambour ; quelques-uns en éprouvent un effet convulsif et s'emporent ; mais cette impression est causée par l'ébranlement des fibres musculaires et nullement par l'effroi, comme on paraît le croire.

Le son a la propriété de chasser l'air et de le raréfier. On l'a parfois essayé, dans un cabinet de physique, pour purger l'air de miasmes délétères. Plutarque dit que les Lacédémoniens étant affligés de la peste, s'en délivrèrent par le secours de la musique. On lit aussi dans l'Illiade d'Homère, que les Grecs, pendant le siège de Troie, avaient employé ce moyen pour se délivrer du même fléau qui faisait de grands ravages dans leur camp. Il faut convenir que le plaisir d'entendre la musique peut contribuer, plus que les sons proprement dits, à ces heureux résultats.

Selon les observateurs de tous les temps, la nature inspire à différents animaux une antipathie pour certains sons. L'éléphant craint beaucoup le grognement du porc, et n'est pas effrayé par le rugissement du lion. Le lion, dont on adoucit l'humeur sauvage par le son du tambour, prend une grande épouvante en entendant le chant du coq.

Les effets produits par la musique ne sont pas moins étonnants pour une foule d'animaux, que pour ceux que nous avons cités. Chaque jour la science de l'observateur découvre des phénomènes produits par la musique sur les organismes. Exécutez un accord quelconque sur différents instruments, il s'en trouvera un dans lequel cet accord vous plaira davantage, vous en serez remué d'une manière plus intense. Le timbre des sons a donc des affinités certaines avec notre sensibilité.

L'orgue est évidemment un instrument religieux qui élève l'âme vers les sphères divines. Le violoncelle est grave, triste et nous rappelle des souvenirs douloureux ou des situations sombres. La clarinette est gaie ; mais cette gaieté n'est pas complète. Le hautbois nous emporte dans les forêts ou sur les pentes des collines où paissent des

animaux tranquilles. Grétry a écrit de très-judicieuses pensées sur ce sujet. Shakespeare nomme le son du tambour l'excitateur du courage. Un auteur anglais, William Suard, dans une excellente Encyclopédie musicale, raconte qu'il a vu un enfant se torturer d'horribles convulsions en entendant une trompette, et s'endormir paisiblement au son de la flûte.

La terre, ainsi que l'air, est un propagateur du son. Haller affirme qu'en appliquant l'oreille sur un fossé on entend le bruit que font les chevaux à deux milles de là. Il ajoute que, pendant la fameuse bataille de Rosbach, on percevait, en mettant l'oreille sur la terre, le bruit des canons à une énorme distance.

On ne peut rien entendre de plus pénétrant, de plus délicieux que le bruit d'une bonne musique exécutée sur la surface d'une eau tranquille, pendant une belle nuit d'été ; c'est que l'eau réfléchit les sons comme elle réfléchit les corps. Les marins chargés du transport des trains de bois, se font entendre de leurs camarades à plusieurs lieues. Les bois sont aussi très-propres aux échos et aux résonnances. Les feuilles des arbres réfléchissent le son. Haller observe que les échos sont plus sonores pendant l'été que pendant l'hiver, parce que, dans cette dernière saison, les arbres sont dépouillés de leur feuillage. On a très-souvent remarqué que l'écho d'une voix grave se reproduit d'une façon moqueuse. Ceci s'explique : l'air chargé du son direct, s'engouffre dans une caverne, dans un trou quelconque, où il est réfléchi et ne peut sortir que par une étroite crevasse qui ne lui permet pas de s'échapper en masse. C'est par un mécanisme semblable que la glotte humaine produit le ricanement qui consiste, nous le savons tous, en une suite d'expirations courtes, brusques et sonores. La mer a aussi ses échos ; mais on ne les observe que pendant les tempêtes ; ils sont produits par la réflexion des sons sur les vagues soulevées. Il y a des singularités très-intéressantes sur les échos, et l'on ne peut pas toujours s'en expliquer la raison. Celui de Wostock, en Angleterre, répète les vingt premières syllabes de l'air qu'on chante et s'arrête court. L'écho des aqueducs de l'empereur Claude envoyait la voix à seize milles de distance.

Nous aurions à citer bien des auteurs célèbres, bien des observateurs érudits, et même bien des observations personnelles, si nous ne craignions pas de fatiguer nos lectrices par une étude trop sérieuse de l'influence des sons.

MARIE LASSAVER.

## Économie Domestique.

### POULET A L'ÉTOUFFÉE OU A LA BOITE.

Il faut une boîte en fer-blanc pourvue d'un couvercle fermant hermétiquement et dépassant de deux ou trois centimètres la longueur et la largeur d'une volaille.

La volaille farcie avec des truffes, des marrons ou un hachis composé d'un peu de lard, de veau et du foie de la bête, placez-la dans la boîte avec un bouquet de carottes, un oignon, poivre et sels un quart de verre d'eau, un demi-verre d'eau-de-vie. Placez la première boîte dans une seconde de même forme, en fer-blanc également, mais plus longue et plus large. Remplissez à moitié cette boîte avec de l'eau bouillante, placez-la sur un feu vif, maintenez toujours la même quantité d'eau; la boîte doit être fermée. Cinq heures de cuisson. Liez la sauce avec un peu de farine.

### GELÉE DE TOMATES.

Coupez les tomates en quatre, mettez-les dans une poêle à confitures, et la remplissez autant que possible. Mettez-y sel, poivre, clous de girofle, bouquet de persil, feuilles de laurier et ail, laissez cuire deux heures et remuez avec une cuiller pour exprimer le jus; passez le tout dans une passoire en crin un peu claire. Remettez ce jus dans la poêle sur le feu, et faites réduire en marmelade pendant environ quatre heures; tournez toujours pour qu'elle ne s'attache pas. Mettez cette marmelade dans des pots de faïence; quand elle sera refroidie, on les couvrira avec du saindoux et une feuille de papier imbibée d'eau-de-vie.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

**I**L faisait, comme on disait jadis dans les romans-feuilletons, une splendide matinée d'arrière-saison.

Si bien qu'en ouvrant les fenêtres de ma chambre afin d'en mieux jouir, je me mis à répéter machinalement, — et assez haut, comme tu vas voir! — ce charmant sonnet de Coppée, qui semblait fait tout exprès pour la circonstance :

C'est l'heure exquise et matinale  
Que rougit un soleil soudain;  
A travers la brume automnale  
Tombent les feuilles du jardin...

Leur chute est lente. On peut les suivre  
Du regard, en reconnaissant  
Le chêne à la feuille de cuivre,  
L'érable à la feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,  
Quittent les branches dépouillées...  
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose  
La nature, et, dans l'air tout rose,  
On croirait qu'il neige de l'or!

« De l'or?... dites des frimas, de la brume, un

froid qui vous glace jusqu'au cœur, jusqu'à la moelle des os!... s'écria soudain une voix frileuse, auprès de moi. »

Je me retournai et aperçus ma commère Juliette qui, enveloppée de fourrure comme en plein hiver, avait déjà pris de ses petites mains gantées les pincettes pour activer le feu que j'avais presque honte, moi, par ce temps radieux, de voir brûler dans ma cheminée.

« Et quoi, Juliette, déjà emmitoufflée comme en janvier, et toute frissonnante malgré ce soleil superbe? »

— Je vous conseille d'en parler, Florence, de ce soleil superbe?... — Brrr... fermez donc cette fenêtre, s'il vous plaît? — Voyez plutôt mon pauvre nez... Est-il assez rouge par le froid, en dépit de votre soleil?... Ce soleil-là, ma chère, c'est un soleil d'adieu, un soleil trompeur, un soleil sans lendemain. Et si vous êtes encore en humeur poétique, je vous le prédis, vous pourrez dès demain varier vos plaisirs, en remplaçant le sonnet de tout à l'heure, par ces vers beaucoup plus de saison :

Tout est mouillé, les arbres pleurent,  
L'oiseau tremble dans les buissons,  
Tout est triste, les fleurs se meurent...  
Par les chemins plus de chansons.

De noirs corbeaux, sous un nuage,  
Volent perdus et tourmentés,  
Leurs cris plaintifs, sombre présage!  
Par les vents me sont apportés.

Près de l'autel, le cierge fume,  
J'entends les glas... tristes accords !...  
Le village est couvert de brume,  
C'est la Toussaint, le jour des morts !...  
Tout est mouillé, les arbres pleurent.  
L'oiseau tremble sous les buissons, etc., etc.

— Hein ? est-ce déclamé cela ? c'est d'un poète breton que vous connaissez, M. Adolphe Orain... celui qui écrit dans la *Poupée-Modèle*... Brrr ! quelle saison ! bon Dieu, quelle saison !... d'abord moi, je déteste l'hiver et tout ce qui l'annonce !

— Vous détestez l'hiver ?... Est-ce bien vous qui parlez ainsi, Juliette ? mais je me rappelle positivement vous avoir entendu dire cent fois le contraire !..

— Oh ! c'était dans le bon temps... alors que j'étais jeune fille et que j'allais au bal.

— Il me semble, fis-je avec un sourire que je n'essayai aucunement de réprimer, — car Juliette serait bien la plus heureuse des femmes, si elle y mettait un peu du sien, — que ce bon temps-là n'est pas encore bien loin, et que depuis votre mariage vous n'avez nullement renoncé au monde, à ses pompes et à ses fêtes... car, sans reproche, cousine, elles sont rares les soirées que vous passez chez vous !

— Ne m'en parlez pas ! c'est un sujet de querelle éternelle entre mon mari et moi. Lui, qui n'aime que ses tisons, voudrait m'obliger, — non, soyons juste ! — m'amener à partager ses goûts casaniers. N'est-ce pas souverainement ridicule ? N'est-ce pas à périr d'ennui, le coin du feu à perpétuité ? Mais il sera satisfait cette année : je ne sortirai guère. Toutes les maisons de notre connaissance, où l'on reçoit, où l'on s'amuse un peu, seront fermées pour une cause ou pour une autre.

— Je comprends !... voilà le motif de votre subite aversion pour l'hiver !

— J'aurais voulu, pour faire compensation, continuer Juliette, ouvrir nos salons chaque semaine.

— On aurait dansé, fait de la musique, joué la comédie ; c'eût été charmant. — Mais avec un ours comme mon cher époux, est-ce que c'est chose possible ? Il s'est opposé formellement à tous mes projets, pour commencer...

— C'est une raison, fis-je en souriant.

— Oui, oui, riez !... vous qui dans votre ménage réglez en souveraine et n'éprouvez jamais l'ombre d'une contradiction !..

— D'abord, ma chère, si je n'éprouve pas de

contradictions, c'est qu'avant tout je m'efforce de ne vouloir que des choses raisonnables et de satisfaire les goûts de mon excellent mari. C'est que je ne me laisse jamais entraîner par ma fantaisie, en ce qui m'est personnel ; c'est que...

— Oh ! en voilà bien assez, je vous assure, pour me rappeler que je fais tout le contraire.

— Ce n'était pas cela que je voulais dire, chère Juliette ; cependant...

— Cependant, cependant... Tenez, Florence, je devine ce que vous pensez, et je sens que vous n'avez pas tort. — Oui, je suis déraisonnable, fantasque, volontaire, capricieuse comme une enfant gâtée. Je ne m'inquiète jamais de ce que désire mon mari, qui est pourtant aussi bon, aussi sage que le vôtre, et avec qui je pourrais être aussi heureuse que vous l'êtes, si je consentais à faire certains sacrifices, bien petits au fond, mais que je n'ai ni le courage ni la volonté d'envisager en face...

— Ce serait pourtant si peu de chose, en comparaison du bonheur que vous donneriez et des douces compensations que vous trouveriez rien que dans la pensée du devoir accompli !... Car est-ce le devoir, est-ce la vie telle qu'elle doit être pour une jeune femme sensée, que cette existence fiévreuse, agitée, éparpillée à tous vents qui vous entraîne sans cesse hors d'un logis dont vous devriez être l'âme et la joie ? que ces préoccupations frivoles qui vous font négliger les occupations réelles, sérieuses, obligatoires du ménage et de l'intérieur ?... Voyez-vous, chère amie ? on n'est vraiment heureuse en ce monde que par le bonheur qu'on donne aux autres, par les satisfactions qu'on procure à ceux qu'on affectionne, par le bien-être qu'on sait répandre autour d'eux ; cela c'est le rôle de la femme dans la famille. Mais comment le remplir comme il faut, ce rôle, comment satisfaire à cette responsabilité, si le chez-soi n'est, pour ainsi dire, qu'un pied-à-terre où l'on ne fait que poser ?

Juliette m'écoutait d'un air nonchalant, tout en continuant de tisonner.

— Ah ça, dit-elle tout à coup, est-ce que vous allez me faire de la morale comme cela pendant longtemps ? Ce n'était pas la peine de quitter la maison si matin pour venir vous voir !..

— Juliette, je vous en prie, soyez sérieuse un instant et ne jouez pas ainsi, par étourderie, par insouciance, votre bonheur intime et celui de l'être excellent que Dieu vous a donné pour mari.

— Eh mon Dieu, si vous le prenez comme cela, Florence, parlez, parlez... Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi, à notre bonheur intime pour l'empêcher d'être ennuyeux comme la pluie ?

— Profitez de cette saison d'hiver où les occasions de plaisir vont un peu vous manquer pour tâcher de reprendre goût aux choses de votre intérieur ; ne soyez pas toujours hors de votre maison ; veillez à vos domestiques, à votre linge, aux divers besoins de ceux qui vous entourent. Tâchez

d'aimer les choses qu'aime votre mari, de vous associer, au lieu de vous en moquer, à ses occupations si intéressantes, si variées de *vieux savant* comme vous les appelez. Vous avez assez d'instruction, assez d'intelligence pour les comprendre et, en les partageant, vous en doublez la valeur pour votre mari, qui, de son côté, sera par gratitude plus disposé à prendre sa part des plaisirs que vous préférez...

— Ah! par exemple, si vous vous figurez que jamais il m'accompagnera volontiers au bal!

— Je ne parle pas du bal. Il n'y a pas que le bal au monde, et il viendra un temps où vous-même apprécierez beaucoup moins ce genre d'amusement.

— Oui, plus tard, quand je serai vieille et laide, fit Juliette avec une moue coquette qui lui seyait à ravir, mais à présent...

— A présent, chère amie, sans renoncer complètement au bal, serait-il sage de ne compter que sur lui pour vous distraire dans le cours de votre existence? — Eh mon Dieu, est-ce donc si triste d'être obligée de rester quelquefois au logis? N'y avez-vous pas pour charmer vos loisirs, outre les occupations du ménage, le dessin, la peinture, où vous êtes d'une certaine force; la lecture en commun, la musique?

— Bah! j'aime mieux coudre et chiffonner que faire tout cela. Mais à quoi sert de travailler à sa parure pour demeurer chez soi et n'y être vue que d'un mari qui prétend que la simplicité rend les femmes beaucoup plus charmantes que toutes les *fanfreluches*?... — Oui, ma chère, *fanfreluches*!... c'est de ce mot dédaigneux que monsieur qualifie nos plus beaux ajustements!... — Quant à la lecture, il dit que je bredouille quand, par hasard, je lui lis à haute voix un article de son journal. Je crois bien, je voudrais avoir fini avant d'avoir commencé!... D'ailleurs, il m'empêche de lire un tas de choses dont tout le monde parle, sous prétexte que ce ne sont pas des ouvrages convenables pour une jeune femme!... Au fond, ça m'est un peu égal parce que je n'adore pas la lecture... Pourtant, je ne serais pas fâchée de pouvoir me mêler à la conversation lorsque, dans un salon, on s'entretient de ces choses-là devant moi : on n'aime pas à avoir toujours l'air d'une pensionnaire, vous comprenez?...

— Eh bien, si vous suiviez mon conseil et faisiez, de temps en temps, des lectures choisies avec votre mari, au lieu de vous farcir la tête d'une

foule de billevesées dont la vogue de mauvais aloi ne durera qu'un instant, vous augmenteriez la dose de vos connaissances, en perfectionnant votre jugement, et n'auriez nullement, je vous le certifie, l'air d'une pensionnaire, malgré votre ignorance des ouvrages sans consistance dont vous parlez. Bien mieux, ce plaisir intelligent pris en commun grandirait l'affection de votre mari pour vous, en même temps que votre estime pour lui, et resserrerait de plus en plus ces liens étroits formés par Dieu, que votre insouciance tend chaque jour à rendre plus lâches...

— Vous avez peut-être raison, Florence; mais convenez que, pour une tête légère comme la mienne, les distractions dont vous parlez, si salutaires qu'elles puissent être, sont bien quelque peu austères?... Je vous avoue que je préférerais encore la musique à la lecture comme cela. Seulement, le moyen d'en faire avec un homme qui ne connaît que Beethoven, Haydn et Mozart?...

— Eh! vous voilà bien à plaindre!... Oseriez-vous dire que c'est un mauvais choix et une mauvaise compagnie?

— J'en aimerais mieux, parfois, une un peu plus moderne. Je suis folle des partitions d'opéra, par exemple, et mon mari n'en connaît pas une, même parmi les plus justement célèbres!...

— Mais à merveille! vous aurez ainsi le plaisir de l'initier aux beautés qu'elles renferment! Vous lui direz : « Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le sénat, » et tout sera pour le mieux dans le meilleur des ménages possibles.

Juliette se mit à rire. « Tenez, Florence, vous êtes une vraie petite sorcière, vous me faites vouloir ce que je veux le moins!... Eh bien, soyez satisfaite j'essayerai consciencieusement de vos moyens, et si je réussis à me plaire dans mon intérieur autant que vous vous plaisez dans le vôtre, je crierai votre recette sur les toits, afin que toutes les jeunes femmes qui me ressemblent en puissent profiter.

— Je vous en donne pleinement la permission, ma chère, car je plains sincèrement les étourdies qui délaissent les saintes joies du foyer pour les plaisirs si vides et si peu durables que procure le monde. »

Au revoir, ma Jeannette; tu n'aurais que faire de cette recette-là, toi!...

FLORENCE.

## MODES

Les costumes tendus et de formes plates subsisteront cet hiver. Différents modèles de jupes longues, tuniques et tabliers, se font déjà jour; ils

tendent tous à allonger et amincir. Les tissus à carreaux et à rayures de teintes foncées et très-fondues sont employés pour toilettes de ville;





Novembre.

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris... Boul<sup>d</sup> des Italiens, 1

Coiffettes du Petit St Thomas, Rue du Bou. Gard.

Modes, et Coiffettes de Madame Tard, Rue Tard, 2

Parfums et Parapentures de la Ville de Lyon, Rue de la Chaussée St. Julien, 6

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle, 1<sup>re</sup> 42

N° 4021

on les mélange généralement avec de l'uni. Je vais donner la description d'un costume ainsi composé, qui m'a semblé d'un joli effet.

Le jupon est en faille *gris de fer*. Il va sans dire qu'il pourra être copié en n'importe quel tissu de laine uni.

Il a deux volants plissés, surmontés d'un haut bouillonné à tête, froncé trois fois en haut et en bas. Ce bouillonné en biais est en étoffe laine et soie à carreaux bleu-marine très-foncé et noir, traversés d'un filet de soie jaune. Ce même tissu fait le corsage et le tablier qui, extrêmement long par devant, retombe jusque sur le premier volant du jupon. Il est très-tendu et rattaché derrière, en ne formant que peu de plis sur les côtés, par un plissé triple de faille gris de fer, formant trois larges coques plates, à trois étages différents, et se terminant par un très-large pan, doublé de pareil.

Ce tablier est garni de trois rangs d'effilés de soie, assortis aux carreaux, distancés les uns des autres par un intervalle de 25 centimètres.

Corsage-cuirasse, avec manches semblables ou en faille gris de fer. Le dos du corsage est garni de trois plis de faille s'amincissant à la taille et s'évasant vers le cou et dans les basques, qui ont un effilé autour. — Chapeau de feutre gris, forme un peu haute, et retroussée d'un seul côté. Ce chapeau qui se porte un peu en arrière, et dont les bords sont assez larges, est doublé d'un ruban écossais gros bleu, noir et or, qui fait aussi une torsade autour de la calotte. — Plumes noires et bleues posées sur le retroussé, et retenues par un petit oiseau au plumage doré et nuancé.

On voit quelques tabliers, toujours fort longs, mobiles seulement devant. Ils sont cousus de côté, tout le long, aux lés de la première jupe, qui, dans ce cas, doit former en arrière un très-gros pli quadruple ou une draperie mélangée de nœuds.

La garniture du tablier remonte souvent tout le long du lé auquel il est appliqué.

J'ai remarqué une assez jolie forme de tablier pour un costume ordinaire. En drap à petits damiers par exemple. Cela forme deux pointes comme celles d'un fichu qui tomberait très-bas de chaque côté, et qu'on relèverait devant et derrière. Le tour est garni d'un effilé torse en laine, surmonté de trois rangées de galons assortis aux nuances du drap. — Deux pattes larges de 25 centimètres partent de dessous ce tablier, et tombent tout droit derrière, assez bas sur le jupon. Elles sont ornées d'effilés et de galons, ainsi qu'un patletot cintré, forme pointue et allongée de côté, comme le tablier qu'il copie dans ses contours.

Voici maintenant un modèle de robe pour une femme âgée, désirant être un peu *étroffée*.

Celle que j'ai vue était en soie changeante couleur *prune de monsieur*. En petit drap sergé, en moleskine, en cachemire, la même façon conviendrait également.

Jupe longue, ornée par devant d'un seul volant de 50 centimètres, à gros plis plats; la tête et le bas bordés d'un petit biais de soie noire. Les lés de derrière sont garnis de neuf volants en biais, peu froncés, bordés de soie noire et sans intervalle les uns des autres. Ils montent jusqu'aux basques, et sont étagés de hauteur.

Corsage collant par derrière, et à basques garnies d'un petit volant. Le devant n'est pas ajusté; il est sans pincés, et a de grands pans carrés, comme ceux d'un mantelet. Volant froncé tout autour, surmonté ainsi que celui des basques, d'un bord de plumes frisées noires. Ceinture de ruban noir, se terminant par un nœud à la taille, devant.

Des biais d'étoffe pareille sont posés sur le corsage, faisant pointe derrière, et croisant devant dans la ceinture. Le milieu de ces plis est rempli devant et dans le dos, par de petits nœuds de ruban noir, se retrouvant sur les manches, qui sont à revers garnis de volants plissés plats, bordés et surmontés de plumes noires. Un volant semblablement fait et garni, se place sur les poches, qui tiennent aux pans du corsage.

Les chapeaux d'hiver pour les femmes qui ne sont plus jeunes, auront des formes assez compréhensibles, soit en feutre, soit en velours.

Le suivant est en velours noir, très-habillé. La passe tournant autour de la calotte, peu haute, descend assez par derrière, pour ne pas laisser passer le chignon. Tout le chapeau est bordé d'un gros liseré de satin blanc. La calotte est entourée d'un biais de faille noire, liseré de blanc, qui forme du côté gauche un nœud de quatre coques, retenant deux plumes blanches. L'une va vers le haut du chapeau, et s'aperçoit un peu au-dessus; l'autre descend, et tourne en bavolet en dessous de la calotte. — Brides de faille noire, liserées de satin blanc. — Petite guirlande de fleurs en diadème, posée en dessous du chapeau.

Mais les chapeaux de velours sont un peu précoces, et en les attendant, on en fait de fort jolis en paille noire et tulle noir. Les uns ornés de galons noir et or, acier, jais, etc.

Les autres, arrangés avec de la Valenciennes ou toute autre dentelle blanche. Grandes brides de dentelle ou de gaze, avec entre-deux et Valenciennes.

Jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, les petites filles et les petits garçons portent les mêmes costumes.

Le drap les habille fort bien.

En *marron* j'ai vu différents genres que j'ai trouvés très-comme il faut. Le devant du costume a la forme d'une tunique toute droite, très-plate, avec de larges poches par côté, et un grand col carré, ainsi que des revers aux manches.

Par derrière, à la suite de la taille qui est extrêmement longue, se trouve rajoutée une certaine ampleur pour pouvoir former de très-gros plis.

Si le drap est épais, cela suffit, mais quand la tunique est en drap léger, serge, cachemire, etc., on rajoute deux étages de plis, celui de dessus dépassant l'autre de peu.

Large ceinture de laine ou de faille, selon l'élégance de la garniture. Elle ne doit nullement serrer autour de la taille, afin de bien conserver sa hauteur, et faire un très-gros nœud, dont les coques sont de même longueur que les bouts retombant sur les jupes plissées.

Les costumes *marron* que j'ai vus étaient garnis les uns de galons de laine blanche surmontant un petit effilé également blanc. Large ceinture *idem*. — Bas et gants marron. — Cravate cerise. Chapeau de feutre marron, aile rouge.

Les autres avaient des ornements bleu de ciel. — Ceinture, bas, cravate et plume du chapeau de même nuance.

En tissu gros bleu uni, drap, popeline, velours, etc. Le petit modèle que voici est charmant.

Jupe non garnie, plate devant et des côtés. Elle

forme derrière un énorme pli, plat en dessus et triple en dessous, sur lequel un peu plus bas que la taille, est appliqué et fixé un très-gros nœud de faille bleu de ciel.

Petite veste collante dont les basques par derrière sont formées par deux plis doubles descendant jusqu'au gros nœud. Le devant est également à basques; mais elles sont beaucoup plus longues à partir de la couture du dessous du bras et se terminent en se boutonnant très-bas sur la jupe. Le tout est orné d'un petit plissé plat en faille bleu de ciel.

Bas, cravate et gants bleu clair, chapeau de feutre bleu foncé avec torsade de foulard damassé bleu de ciel, aile *idem*.

On fait pour les enfants des petits manteaux en drap imperméable, forme capote militaire. La jupe ne doit pas dépasser. Ils sont donc ainsi parfaitement garantis du mauvais temps.

## VISITES DANS LES MAGASINS

On nous annonce une petite révolution, que dis-je, une grande révolution dans nos toilettes d'hiver. Cette révolution, à laquelle nous applaudissons des deux mains, malgré l'horreur que nous inspire le mot, a pour cause l'apparition de la robe princesse dégagée de la tunique et du pouff. Les belles étoffes dont je vous ai parlé le mois dernier ne permettent que bien peu de garnitures; aussi, vu la simplicité de la façon, les petits pardessus et les vestes ne seront plus portés avec ces robes aux larges plis tombants. Le châle profite de cette circonstance, et le voici derechef en grande faveur. Le châle long redevient le complément de la toilette pour visites, et le châle carré porté en écharpe remplace le dolman, fût-il transformé et considérablement modifié. Ne trouvez-vous pas que le châle long, — *boiteux* comme l'appelaient nos mères, — donne une tournure distinguée à la femme qui sait le porter? puis comme on se sent chez soi dans tous ces plis qui vous enveloppent, quel confort! et comme il vous garantit du froid!

Robe princesse en velours frappé ou en brocatelle ou en lampas, cachemire long, telle sera la mise des femmes élégantes qui aiment le sérieux et le beau. Quant au châle carré sur le costume court, il prendra la forme d'une écharpe et s'attachera devant par une agrafe artistique; cette manière est jeune et tout à fait à votre usage; sur les costumes inclinés et sans pouff, garnis de draperie devant et sur les côtés, les femmes de petite taille le porteront en pointe c'est-à-dire en châle. Saluons donc le retour du châle, comme le présage du retour à la simplicité.

De toutes les étoffes de laine, la plus agréable à porter, est le cachemire de l'Inde; si nous ajoutons que la souplesse du tissu permet de plisser,

de bouillonner les draperies qui recouvrent la jupe, sans donner un trop grand développement aux garnitures, on comprendra la préférence dont il est l'objet. Les combinaisons de cachemire et de faille produisent des costumes charmants qu'on aurait grand tort d'abandonner. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle Saint-Germain, offre une collection très-choisie de cachemire de l'Inde pour tuniques et polonaises; entre le cachemire à 8 fr. le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur, et le magnifique Rampour qui coûte 25 et 30 fr. le mètre en un mètre trente de largeur, nous trouvons des qualités intermédiaires dont les prix varient selon le degré de finesse du tissu. Quant aux nuances, elles répondent à celles des failles et des foulards, étoffes avec lesquelles se combinent les costumes de deux tons. La couleur bleu ancien, pâle, se combine avec le bleu marine et le noir; la couleur blanc crème avec la couleur loutre, grenat foncé; les gris avec les couleurs correspondantes, mais de ton plus clair ou plus foncé, selon l'arrangement des garnitures; la teinte beige avec le bronze, le marron doré et le havane; les couleurs *serpent*, buis, pain brûlé, algue, écorce, mouette, etc., etc., selon le degré d'élégance du costume, s'égaleront de couleurs tranchantes, mais toujours éteintes. En outre du cachemire des Indes, on nous a montré, à la Compagnie des Indes, des vigognes fort belles et du cachemire naturel que la Compagnie se charge de faire teindre pour les assortiments, et pareil aux échantillons qui leur seront envoyés. Le drap Thibet, moelleux et chaud, convient pour les costumes d'hiver, on en trouve à différents prix.

La collection des échantillons est envoyée *franco* aux abonnés qui en font la demande.

C. L.



Novembre 1875.

# Journal des Dames et des Filles

Modèle de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue de la Harpe, 1

Éditeurs de toutes les Filles de Paris, Messieurs du Petit Saint Thomas, rue de la Harpe.

Abonnement Lacroix, Avenue de la Harpe, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

N° 4021 bis



## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE.

TOILETTES ET COSTUMES D'ENFANTS DES MAGASINS DU PETIT-SAINT-THOMAS, 33, RUE DU BAC.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

*Première toilette.* — Jupe unie en velours anglais; tunique en limousine, bordée d'un large biais en velours; le tablier est relevé par plusieurs plis dans la largeur, et retenu par des boutons en velours, sur les côtés; large nœud de ceinture en velours; corsage en limousine, long devant et court derrière; manche en velours avec revers en limousine, formant cornet, et traversé par une draperie en velours, patte en limousine avec boutons en velours; col droit avec nœud en velours. — Chapeau en feutre gris avec draperie en velours, nœud double Alsacien devant, et plume naturelle passant sur le dessus du chapeau; dessous, nœud en velours, et oiseau-mouche sur le côté.

*Deuxième toilette.* — Costume en soie et matelassé. — Jupe en faille cachemire avec traîne, ornée d'un grand volant plissé; devant, deux volants froncés; tablier carré en matelassé, orné d'un long effilé en soie et de galons d'argent; draperie étagée derrière, en matelassé doublée de soie et ornée de galons d'argent. — Cachemire de l'Inde carré, posé en écharpe. — Chapeau en velours noir, bordé en velours devant; dessus, plissé en velours, avec une plume bleu de ciel et une plume de coq; derrière, petite touffe de roses et ruban tombant; dessous, draperie et nœud en faille, ruché en tulle illusion.

*Costume de petite fille.* — Costume en vigogne de deux tons; jupe ornée, dans le bas, de deux galons, tresse bretonne; tablier de ton clair orné de larges galons et noué derrière; corsage-cuirasse de deux tons; le milieu du dos et le devant sont en étoffe foncée, les coutures sont couvertes par un large galon. — Manche de deux tons, dessous clair et dessus foncé, avec galons sur les coutures; poche avec nœud. — Chapeau Trianon, en feutre, baissé devant et relevé derrière, orné d'une torsade de ruban et de deux plumes passant sur le chapeau; derrière, nœud tombant sur les cheveux.

### GRAVURE D'ENFANTS

TOILETTES D'ENFANTS DES MAGASINS DU PETIT-SAINT-THOMAS 33, RUE DU BAC.

Costumes de petits garçons de la maison Lacroix, 2, rotonde Colbert.

*Première toilette.* — Costume de petit garçon de huit à dix ans, en drap molleton; pantalon court ajusté au genou. — Gilet échancré devant. — Jaquette boutonnée d'un seul bouton, revers arrondis. — Chapeau en feutre, avec bords baissés devant et derrière.

*Deuxième toilette.* — Costume de petite fille de trois à six ans; robe anglaise, en velveteen et taffetas. — Ceinture en taffetas. — Col marin et revers du bas de la manche en taffetas.

*Troisième toilette pour fillette de dix à quatorze ans.*

— Costume en satin amazone; jupe ornée, dans le bas, d'un volant plissé; tablier relevé, liseré de soie derrière. — Ceinture en soie, nouée derrière. — Corsage-cuirasse lacé derrière; le devant est ouvert à revers; poche sur le côté; les revers, les poches et le bas des manches sont en taffetas. — Chapeau orné de velours et de deux roses en arrière de côté.

*Quatrième toilette pour petite fille de six à dix ans.*

— Costume en Biarritz; jupe ornée, dans le bas, d'un volant froncé, surmonté d'un capoté; tablier relevé derrière. — Corsage long devant et court derrière, avec nœud en soie sur la basque, col en soie. — Manche avec petits volants au bas et nœud en soie. — Chapeau en feutre à larges bords relevés, orné d'une longue plume.

*Cinquième toilette pour petit garçon de quatre à six ans.* — Costume en drap zéphyr, pantalon court, jupe plissée, gilet demi-montant; veste longue, boutonnée, avec poche sur le côté. — Chapeau en feutre, orné de petites touffes de laine.

### TAPISSERIE COLORIÉE

FAUTEUIL. — Nous publierons, en décembre, le motif complet du milieu de ce modèle.

### PLUMIER CALENDRIER

Nos lectrices recevront, en décembre, les patrons avec les lettres de raccord, les explications détaillées et les croquis d'ensemble, pour monter ce calendrier.

### ONZIÈME CAHIER

Sac de voyage. — Barbe en ruban. — Pouff en Valen ciennes. — Bonnet en lingerie. — Entre-deux Macramé. — Ursule avec guirlande. — Mouchoir lacet anglais et lacet-olives. — Berthe. — Dentelle mignardise à picots. — Dentelle lacet anglais et lacet-amandes. — Garniture. — Voile de fauteuil, toile Colbert. — Dentelle lacet anglais, crochet et mignardise. — Dentelle lacet anglais et lacet-amandes. — Voile de fauteuil, crochet et lacet. — Entre-deux. — Carré guipure Richelieu. — Garniture. — Tablier pour petit garçon. — Tablier pour petite fille. — Tablier en nansouk. — Waterproof avec pèlerine. — Waterproof à manches. — Waterproof pour fillette.

### PLANCHE XI

#### PREMIER COTÉ.

Corsage Louis XV.  
Tablier pour petit garçon de deux à trois ans, (page 8 cahier de ce mois).  
Dessus de brassière.

#### DEUXIÈME COTÉ.

Corsage lacé pour jeune fille.  
Paletot pour petit garçon de quatre à cinq ans.  
Tablier pour petite fille de quatre à cinq ans, (p. 8, cahier de ce mois).  
Chausson pour baby.

## EXPLICATIONS

### MOsaïque

#### LÉGENDE DES TRENTE DENIERS.

Abraham fondit et frappa trente pièces de monnaie; il les donna à Ismaël; les Ismaélites les donnèrent aux fils de Jacob pour le prix de Joseph, leur frère; Juda et ses frères les portèrent en Égypte et les échangèrent contre du blé d'Égypte, ils passèrent, sans jamais se séparer, dans le pays de Saba. La reine de Saba les offrit à Salomon, qui les plaça dans le trésor du Temple. Nabuchodonosor les prit et les envoya en présent à un roi de Nubie. Melchior, roi de Nubie, les offrit

l'Enfant Jésus; la Sainte Vierge les perdit dans le désert; un berger les trouva et les offrit au Seigneur Jésus, qui l'avait guéri d'une maladie. Jésus ne voulut pas les recevoir; ils furent donnés aux prêtres juifs, qui les donnèrent à Judas, lorsqu'il eut vendu le Sauveur. Après ce marché, ils furent dispersés dans l'univers.

\* \* \*

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière  
sans que tu te sois demandé : Qu'ai-je fait aujourd'hui?  
PYTHAGORE.

Explication du rébus d'Octobre : *Beauté sans bonté ne vaut rien.*

### RÉBUS

